



ROMAN
La voix intérieure de
France Théoret
Page F 3

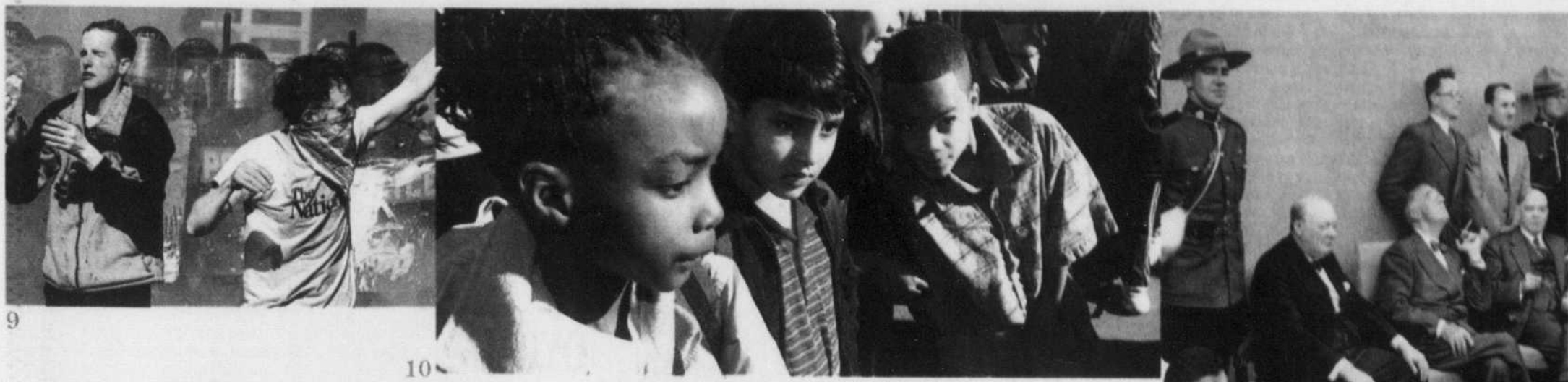


PRIX ROBERT-CLICHE
Entretien avec François X Côté
Page F 5

CAHIER

F

LIVRES



Arrêt sur images Tout le Québec du XX^e siècle fixé pour la postérité



JEAN DION
Le cliché noir et blanc, page 169, est proprement saisissant. Août 1943. Winston Churchill et Franklin D. Roosevelt se rencontrent au Château Frontenac pour mettre au point la stratégie de débarquement en Europe qui renversera le cours de l'histoire. À la fin de la Conférence de Québec, les leaders alliés, accompagnés de leur hôte Mackenzie King, tiennent une rencontre de presse. Dans une pièce aux murs nus, on voit Churchill assis sur une simple chaise, fixant le sol (ou somnolant peut-être...), un cigare à la main. Au milieu, Roosevelt, les jambes croisées, regarde au plafond en s'apprêtant vraisemblablement à exhaler une bouffée de cigarette. À droite, King, ses lunettes à la main, regarde droit devant lui. On imagine qu'il est en train de parler, puisque les journalistes prennent des notes. On en aperçoit une douzaine, plus deux officiers de la Gendarmerie royale légèrement en retrait et d'autres personnes, sans doute membres de l'entourage des politiciens.

Mais ce qui saisit n'est pas tant l'ampleur historique de l'événement que la scène elle-même. Les reporters sont si près des leaders qu'ils n'auraient qu'à tendre la main pour leur toucher. L'un d'eux est même assis en tailleur sur le sol,

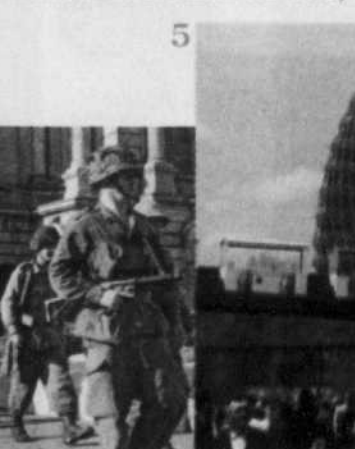
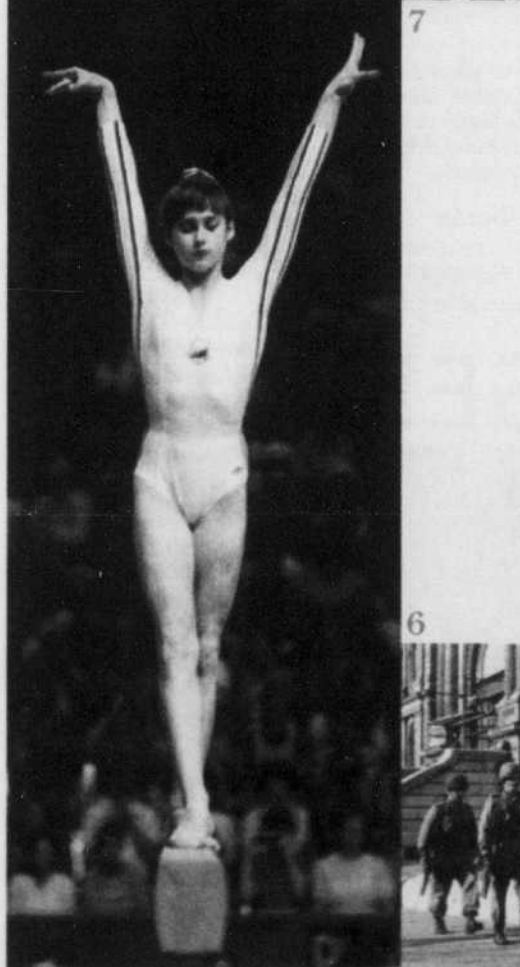
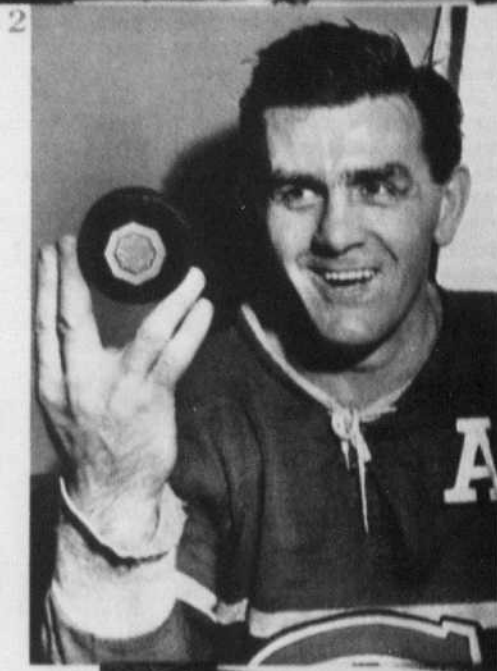
stylo et feuille à la main, à un mètre à peine de King. Cela, évidemment, serait inimaginable aujourd'hui, à une époque obsédée par la sécurité, où le plus accrédité des journalistes est fouillé et passé au détecteur de métal s'il veut voir (à 500 pieds) le président des États-Unis autrement qu'en peinture. Et tout cela se déroulait au beau milieu d'une guerre mondiale! Au cœur de ce siècle dont on allait dire qu'il fut de bruit et de fureur!

Les temps changent? Bel euphémisme, et voilà justement le titre du chapitre suivant (1945-1960) dans le fascinant «livre d'images» confectionné, au prix d'un travail de recherche qu'on devine colossal — elle a pigé dans d'innombrables banques publiques et privées —, par l'historienne Héléne-Andrée Bizier et simplement intitulé *Une histoire du Québec en photos. «Chaque nouvelle génération ne manque jamais d'être étonnée devant les temps qui changent. Comme s'ils changeaient juste pour elle!»*, écrit-elle à propos de ces années d'après-guerre qui furent celles de tous les espoirs avant leur concrétisation dans la Révolution tranquille. Mais cet album renfermant plusieurs centaines de clichés couvre tout le XX^e siècle et plus encore, de 1899 à 2006, du déblaiement des rues à la mitaine jusqu'à la tragédie du collège Dawson, racontant au passage mille personnages connus et

inconnus, mille façons de vivre ordinaires et extraordinaires, mille événements célèbres et oubliés, mille de ces histoires qui, mises ensemble, essaient de faire ce qu'on appelle l'Histoire.

Au fil des pages qu'on tourne lentement pour être sûr de ne rien manquer — certaines images se laissent admirer pendant de longues minutes, car souvent on découvre en arrière-plan, involontairement saisi par l'artiste ou le photographe, quelque détail pittoresque —, des éléments frappent: l'évolution du grain, de l'esthétique, de la pose, de la mise en scène, des teintes et coloris. Dans plusieurs cas, on est tenté de se demander: «mais pourquoi diable a-t-on photographié ça?», avant de se dire que, justement, il est précieux qu'on ait saisi un moment somme toute banal mais qui en dit des masses sur les mœurs d'une époque.

Et l'on s'arrête sur l'ambulance de l'Hôtel-Dieu tirée par des chevaux en 1904, qui côtoie les soldats qui s'en vont au terrible casse-pipe de la Grande Guerre, qui côtoient le distributeur de petits gâteaux Vachon, qui côtoie une croix gammée sur un immeuble de Verdun, qui côtoie les manèges du parc Belmont, qui côtoie la piste des Beatles à Montréal en septembre 1964, qui côtoie la crise du verglas, qui côtoie... Ce bouquin



1: Rencontre du premier ministre Winston Churchill et du président américain Franklin Delano Roosevelt le 18 août 1943 au Château Frontenac à Québec. LES PRESSES PHILOSOPHIQUES. 2: Maurice Richard au début des années 1950. FONDS BETTMANN/CORBIS. 3: Inauguration du métro de Montréal le 14 octobre 1966. JOURNAL LA PRESSE. 4: Le général de Gaulle lance à la foule son fameux «Vive le Québec libre!». PRESSE CANADIENNE. 5: L'Exposition universelle de Montréal en 1967. FONDS BETTMANN/CORBIS. 6: Loi des mesures de guerre au Québec le 16 octobre 1970. PRESSE CANADIENNE. 7: La gymnaste roumaine Nadia Comaneci aux Jeux olympiques d'été de Montréal. LEO MASON/CORBIS. 8: Le Parti québécois prend le pouvoir le 15 novembre 1976. PRESSE CANADIENNE. 9: Manifestation contre la mondialisation à Québec au Sommet du G8 en 2001. JACQUES NADEAU. 10: Le Québec d'aujourd'hui et de demain. JACQUES NADEAU.

VOIR PAGE F 2: QUÉBEC

Bob Dylan, au fil du temps

KAREN RICARD

Lorsque l'elfe de Duluth s'amènera sur la scène du Centre Bell, mercredi, portant chapeau de cow-boy et bottes de sept lieues, il sortira de sa besace des chansons issues de toutes les époques. Mine de rien, ces chansons racontent l'histoire du dernier demi-siècle. Un demi-siècle? Eh oui, ou peu s'en faut.

«Le mont Rushmore du rock»

Blowin' In The Wind, Masters Of War, The Times They Are A-Changing, It Ain't Me Babe, Mr. Tambourine Man, It's All Over Now, Baby Blue, Like A Rolling Stone, Visions Of Johanna, All Along The Watchtower, Lay, Lady, Lay, Knockin' On Heaven's Door... La poin-

te d'un iceberg chansonnier, quelques bornes sur une route sans fin. Récemment, l'incredible barde célébrait ses 65 ans en pourfendant l'idée même de la retraite et reprenait d'assaut les scènes du monde armé de *Modern Times*, son 33^e album studio, poursuivant ainsi une interminable tournée, la *Never-Ending Tour*, amorcée il y a plus de 15 ans.

La carrière et l'œuvre du Zimm, ce «mont Rushmore du rock» (une boutade de Mark Blake, rédacteur en chef de la revue *Mojo*), ont pris une dimension telle que même les fans les plus ardents s'égarèrent parfois dans le dédale de cette folie créative. Mercredi soir, en plus de ces joyaux d'hybridation que sont les chansons du récent *Modern Times*,

il pourrait tout aussi bien ressusciter le sombre *Joey* (apparu sur *Desire*, en 1975) que chanter les louanges de l'atemporel *Blind Willie McTell* ou déposséder un vieux chant tordu issu des *Basement Tapes* (la réplique rustique de Dylan aux schmilblicks psychédéliques, à l'époque). Comme son talent, la besace de Dylan est sans fond.



Bob Dylan

Aux sceptiques qui n'entendraient là qu'échos passés, on suggérera une écoute attentive de *Modern Times*: loin d'une affaire platement nostalgique, c'est un alambic de points, qui permet à Dylan de distiller doublement, avec une finesse inégalée — sinon par Dylan lui-même, sur *Blonde On Blonde* —, le meilleur des musiques du cru. Un raisin

folk sera toujours un raisin folk, bien sûr. Selon le procédé de distillation, le même cépage donnera une eau-de-vie fine ou un vulgaire brandy. Son alambic musical et poétique à la fine, Dylan le déconstruit et le reconstruit depuis plus de 40 ans. Le voici, encore une fois, au sommet de son art (ah oui, bien sûr, sa voix de crapaud et ses versions «pas comme le record»...)

Tel un phénix

Curieusement, on s'est fort peu intéressé à Dylan, au Québec, au fil des années. Mais il est vrai que la musicologie, pop ou savante, est le parent pauvre de notre famille éditoriale.

Qu'à cela ne tienne. Deux éditeurs québécois

VOIR PAGE F 2: DYLAN

LIVRES

WILLIAM STYRON, 1925-2006

Comment exister après Faulkner

Décédé cette semaine à l'âge de 81 ans, William Styron s'est imposé comme un géant de la littérature américaine dont l'œuvre s'inscrit dans la lignée des grands écrivains du sud des États-Unis. Retour sur une vie littéraire placée sous le signe de la culpabilité et du désespoir.

Dès que survenait un événement important, tant aux États-Unis qu'en France, on avait coutume d'appeler William Styron. Ainsi, au lendemain de la mort de François Mitterrand, en 1996, *Le Monde* a publié le témoignage de Styron sur cet «homme du XIX^e siècle», par sa culture et ses goûts littéraires, et pourtant appartenant à l'histoire du XX^e siècle, s'étant «inscrit en elle». Plus récemment, lorsqu'on a voulu l'interroger sur George Bush, sur la guerre en Irak, lorsqu'on tentait de lui téléphoner, dans son beau refuge de Martha's Vineyard — un des endroits les plus agréables de la côte Est des États-Unis —, on se voyait opposer un refus poli, mais ferme: «Bill est fatigué, il ne fait plus de déclarations publiques.»

Alors on avait cessé d'appeler, et, quand on l'évoquait, on se disait «il est fatigué, il n'écrit

plus». On peut ainsi disparaître de son vivant, et ne plus étonner, sauf un beau matin, lorsqu'une dépêche annonce qu'on s'est définitivement absenté. Heureusement, il reste une œuvre. Quelques textes magnifiques. Styron n'était pas un acharné de l'écriture, attelé à noircir quotidiennement plusieurs pages, un producteur constant, à la Philip Roth. Il ne laisse qu'une dizaine de livres. Mais il a réalisé le rêve du petit garçon du Sud qu'il fut, né en Virginie le 11 juin 1925, orphelin de mère à 13 ans, se demandant comment exister après Faulkner — il couvra les obsèques de Faulkner, en 1963, pour le magazine *Life*.

«Il fallait échapper à son ombre gigantesque et tenter de s'accomplir soi-même, confiait-il au *Monde* en 1994. Je crois que j'y suis parvenu. Bien sûr, il a eu une énorme influence sur moi. Bien

que je n'aime guère les définitions, qui n'ont pas de sens profond et qui enferment, je dirais cependant que Faulkner est un écrivain du Sud qui a écrit sur le Sud, alors que moi j'ai seulement mes racines dans le Sud. Je ne les renie pas, elles ont été très importantes pour ma formation, mais mon travail d'écrivain a pris d'autres directions.»

C'est l'année de ses 26 ans, 1951, que William Styron, après avoir fait la guerre dans les marines — il s'était engagé à 17 ans par «une bouffée de bravade suicidaire» — fait une entrée remarquée sur la scène littéraire avec *Un lit de ténèbres*, un roman dont l'action se passe en une seule journée au cours de laquelle une famille attend, sur un quai de gare, en Virginie, le corps d'une jeune fille qui s'est suicidée à Harlem et qu'on va entermer dans sa ville natale. En une sorte de flash-back, on assiste à ce qui a conduit à ce drame. La destruction d'une famille sudiste, d'un «monde de mourants».

Bien qu'il dise vouloir se détacher du Sud, c'est un roman sudiste, *Les Confessions de Nat Turner* (1967), qui, après *La*

Marche de nuit (1952) et *La Protie des flammes* (1960), va confirmer le talent et la réputation de William Styron et lui valoir un prix Pulitzer. «Pour le mode de narration de ce récit d'un esclave, disait-il, j'ai été influencé, même si cela semble paradoxal, par Mémoires d'Hadrien, de Marguerite Yourcenar, par la manière dont elle a su non seulement incarner un personnage, mais se réincarner en lui.»

Polémique

Douze ans plus tard, Styron faisait de nouveau l'événement, et suscitait la polémique, avec un gros livre, *Le Choix de Sophie* (1979, traduit en français en 1981), l'histoire tragique d'un romancier américain, de Virginie, et d'une jeune catholique polonaise, rescapée d'Auschwitz. Styron avait gardé le souvenir de cette belle Polonaise qu'il avait connue à New York, en 1947, et qui avait survécu à la déportation. Ayant rêvé d'elle, bien des années plus tard, il avait abandonné un roman en cours pour s'atteler à cette mémoire, pour réinventer son destin, dans l'enfer de la Shoah.

Ce roman reçut aux États-Unis un accueil plus que frais, notamment de la part de la critique new-yorkaise — estimant, sans toujours le dire nettement, que Styron, n'étant pas juif, aurait dû s'interdire ce sujet. Quand le livre est sorti en France, l'essayiste George Steiner se demandait si, quel que soit le talent d'écrivain qu'on ait, on peut écrire sur Auschwitz.

En dépit des contestations — et aussi à cause d'elles —, Styron avait conquis, avec *Le Choix de Sophie*, des lecteurs dans le monde entier. Pendant plusieurs années, il a vécu «sur un petit nuage», avouait-il, savourant «ce qu'on appelle la gloire».

C'est en 1985, alors que William Styron était à Paris pour recevoir le prix Cino Del Duca, que tout a basculé. Un détail, dans une rue où il a vécu en 1952, lui impose de quitter Paris au plus vite en pensant ne jamais devoir y revenir. En fait, il ne va pas bien depuis plusieurs mois. Il ne pourra en parler que lorsqu'il sera revenu de cette «descente aux enfers» et qu'il reviendra à Paris, après avoir publié le bouleversant récit de sa

chute, de sa dépression *Face aux ténèbres* (*Darkness Visible*, traduit en français en 1990) — en écho au *Lit de ténèbres* de ses débuts.

Toute sa vie, l'alcool, le whisky, avait été son «carburant», ce qui le mettait dans de bonnes dispositions pour écrire. Soudain son corps a refusé ce compagnon fidèle. Sevrage brutal. «Noire tempête de la dépression.» Médicament qui aggrave la situation. Apathie. Hôpital. Folie. Approche du suicide. Tout est dit, en peu de mots, dans ce texte inoubliable.

Etait-ce un sublime chant du cygne, un livre d'adieu? Pas tout à fait, car William Styron a encore publié, notamment un livre de nouvelles, *Un matin de Virginie*, (en français en 1994), avec un texte sobre et émouvant sur un jeune garçon dont la mère meurt précocement. C'était comme le début du livre de *Mémoires* qu'on attendait et qui, peut-être, n'existe pas.

A moins que William Styron, géant fatigué, ne se soit attaché à écrire encore un peu.

Le Monde

QUÉBEC

SUITE DE LA PAGE F 1

se veut une promenade, on n'exagérerait pas en disant qu'il s'agit plutôt d'un long et fort agréable voyage...

A l'ère de la prolifération de l'image en mouvement et de la photographie numérique si répandue que l'art s'en trouve banalisé, un document de ce type est infiniment précieux. On se prend d'ailleurs parfois, en le parcourant, à se demander à quoi pourrait ressembler un album photo dans 100 ans, quand les «archives» débordent de partout... En tout cas, ils ne seront sûrement pas aussi bons que celui-là, qui trouve sa richesse dans la rareté.

Retour sur objectif. Dans la cour de la prison de Hull, en 1902, Stanislas Lacroix est ex-

cuté. C'est la première fois que la peine capitale est appliquée devant une foule restreinte, puis qu'on vient d'abandonner l'idée qu'une exécution publique serve d'exemple et dissuade de potentiels criminels. En plus, ces «spectacles» donnaient lieu à des pratiques douteuses, comme la vente sous le manteau de bouts de corde ou de cheveux du pendu. Les temps changent... L'humain, peut-être moins.

Le Devoir

UNE HISTOIRE DU QUÉBEC EN PHOTOS

Hélène-Andrée Bizier
Éditions Fides
Montréal, 2006, 315 pages

SUITE DE LA PAGE F 1

publient ces jours-ci des ouvrages qui permettront aux curieux et aux «bobophiles» de revisiter la carrière et l'œuvre de l'elfe électrisant juste avant son concert, son premier à Montréal depuis 2002.

L'Album *Dylan: portraits et témoignages*, publié au Québec par Libre Expression, semblera familier aux lecteurs de la revue britannique *Mojo* puisque cet album est en fait constitué des dossiers thématiques que cette revue rock a consacré à Dylan depuis une douzaine d'années. Ces dossiers, une fois reliés, forment l'un des meilleurs albums du genre consacrés au Zimm.

Mentionnons d'abord la qualité des textes, rédigés par des as de la presse rock (dont Greil Marcus, Charles Shaar Murray, Andy Gill et Johnny Black). Ces fins connaisseurs des racines tordues du rock'n'roll ont donné leurs lettres de noblesse à des genres dits mineurs et ils éclairent ici l'œuvre de Dylan et les moments clés de sa carrière d'un jour neuf.

Multiplication des angles et des points de vue, reproduction de photos inédites, mise en page dynamique: au fil des chapitres, on aborde les étapes cruciales de la trajectoire dylanienne, et le Zimm apparaît tel un phénix qui, se brûlant au feu de son art, renaît plus tard sous d'autres cieux, dans une nouvelle incarnation. Ange des droits civiques, aède électrique, dandy incandescent, troubadour country, poète du divorce, roi gitan, chrétien funky, star planétaire de la démanche, routard revenu de tout, cow-boy errant, mais surtout: bluesman blanc. Voilà tout Dylan.

DYLAN



SOURCE LIBRE EXPRESSION

Don Hunstein a photographié Dylan pour la pochette de son tout premier album. Cette photo, que l'on retrouve dans *Dylan: portraits et témoignages*, a été prise en 1963.

Richement documenté, agréable au regard, cet ouvrage plaira autant aux profanes désireux de s'initier aux arcanes du phénix qu'aux rares dylanophiles qui n'auraient pas déjà feuilleté ces dossiers finement élaborés. La traduction, fruit de l'agence française UFO, n'est pas sans accrocs (quelques aberrations syn-

taxiques, des écarts de sens dans certaines citations), mais c'est un tout petit bémol. Et malgré ce papier grisâtre imprimé en Chine, l'ensemble reste fort attrayant.

Au fil des albums

Chez Triptyque, où l'on aime la chanson, on publie en français le

livre d'Anthony Varesi *Bob Dylan au fil des albums* (1962-2001), un *vade-mecum* publié à l'origine chez Guernica.

S'inspirant sans doute des travaux de Michael Gray (*Song And Dance Man III, The Dylan Encyclopedia*) et de Clinton Heylin (*Bob Dylan: Behind Closed Doors*), Varesi explore tous les opus de la discographie de Dylan (jusqu'à *Love And Theft*, en 2001) par le biais de courtes analyses qui font ressortir les points forts de chaque album: thématique, qualité de l'interprétation — vocale et musicale —, contexte de création et de production.

La matière pourrait sembler aride aux non-initiés, qui auraient bien tort de se laisser rebuter. Rompu au répertoire dylanien, Varesi réussit le tour de force de proposer une introduction à l'œuvre du barde qui sache allier acuité du propos critique et lisibilité (une mention pour la traduction fluide de François Tétreault). Les fans finiront bien sûr une impression de déjà vu en lisant ces analyses succinctes. Mais tout *vade-mecum* a son utilité et on ne boudera pas son plaisir. Par ailleurs, les admirateurs d'une autre heure qui auraient perdu le fil et les jeunots curieux de savoir à quoi ressemblent ces terres poétiques qui recèlent des trésors particuliers trouveront ici un outil précieux, qui les guidera dans la (re)découverte de cette planète nommée Dylan.

Collaboratrice du Devoir

DYLAN: PORTRAITS ET TÉMOIGNAGES

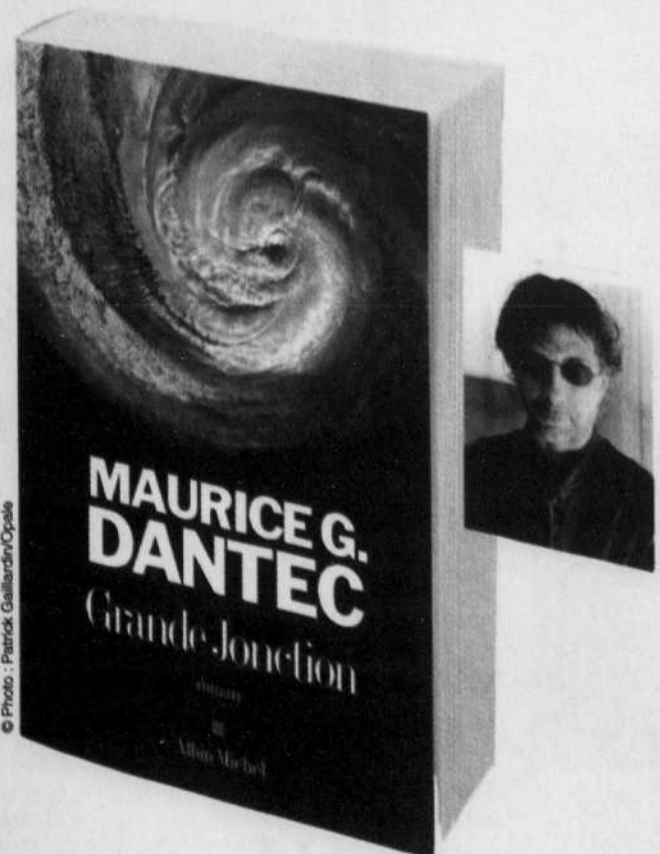
Collectif
Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Isabelle Chelley et Jean-Pierre Sabouret (Agence UFO)
Libre Expression
Montréal, 2006, 288 pages

BOB DYLAN, AU FIL DES ALBUMS (1962-2001)

Anthony Varesi
Traduit de l'anglais (Canada) par François Tétreault
Triptyque
Montréal, 2006, 266 pages

Dantesque

UN WESTERN AUX PORTES DE L'INFINI



«Inspiré, lyrique, puissant...
Un souffle, un style
qui n'appartiennent qu'à lui.»

Thierry Gaudillot - L'Express

«Le Céline de la science-fiction.»

François Vey - La Parisien

«Un imaginaire à nul autre pareil.»

Alexandre Vigneault - La Presse

«Un roman aux rebondissements captivants et à l'écriture flamboyante.»

Benoît Gousseau - Politique Magazine

Albin Michel

TASCHEN S'EXPOSE!

Du
1er novembre
au
1er décembre 2006



TASCHEN, le plus
irrévérencieux des
éditeurs



La Librairie Monet
accueille une
rétrospective
exceptionnelle



Venez découvrir le
catalogue TASCHEN!

Courez la chance de
gagner des livres Taschen!
Détails en librairie.

Galleries Normandie - 2752, de Salaberry
Montréal, Qc - H3M 1L3 - 514.337.4083
www.librairiemonet.com

Librairie
Monet

Place des Arts | Studio-théâtre

Le Studio littéraire

Un espace
pour les mots

COMPLÈT
15 novembre 2006
SUPPLÉMENTAIRE
16 novembre 2006

L'amour au
temps du choléra,
Gabriel Garcia Marquez
Lu par James Hyndman

À la fin du XIX^e siècle, dans une
petite ville des Caraïbes, un jeune
télégraphiste pauvre et une ravissante
écolière jurant de se marier et de vivre
un amour éternel. Mais Fernina épouse
Juvenal Urbino, un brillant médecin...

SAISON 2006-2007

Un mercredi par mois du 18 octobre au 9 mai

TARIFS
Enfants : 15 \$*
Étudiants : 10 \$*
*Taxes incluses

BILLETTERIE
(514) 842-2112 / 1 888 842-2112
www.pds.qc.ca

Une production
Les Capteurs
de mots
en collaboration avec
Place des Arts

LITTÉRATURE

La voix intérieure de France Théoret



Danielle Laurin

D'emblée, on plonge, on est dedans. Dans la crasse, le manque de tout, la détresse. Dans la misère noire. Et le déchirement intérieur. Criant de vérité, le nouveau roman de France Théoret.

Une belle éducation. C'est le titre. C'est le leitmotiv, le cœur de l'histoire. C'est la seule chose à laquelle elle peut aspirer l'héroïne, la seule valeur sûre de son existence.

Ça lui vient de sa mère, pour qui la «belle éducation» de ses quatre enfants est sacrée, malgré la pauvreté extrême dans laquelle ils grandissent. Du moins, c'est ce qu'elle dit, la mère. Ce qu'elle rabâche à cœur de journée.

Evelyne, 13 ans, est l'aînée. Ce jour-là, un jour de septembre 1956, c'est le grand déménagement. *Une belle éducation* commence là. Au moment où la jeune fille découvre son nouveau lieu de vie. Dans le quartier Saint-Henri.

Le logement est triste, insalubre. Mal éclairé, mal chauffé. Et infesté de rats. Quant à l'épicerie que vient d'acquiescer le père, tout près, elle est laide, vétuste, malodorante. Evelyne s'interroge: «*Mes parents recherchent le succès et la fortune, moi je perçois le dénuement.*»

Le jour de ses quatorze ans: pas de gâteau, pas de cadeau. Un souhait de bonne fête et c'est tout. Pas encore: son quinzième anniversaire passera complètement inaperçu. Les parents ont la tête ailleurs. Dans leurs problèmes. Leurs éternelles disputes.

Evelyne entend tout, voit tout. Et décortique tout. «*Chaque soir, je m'exerce à saisir l'objet réel de leur mésentente et j'échoue. Je les surveille, j'en suis éprouvée. Je les observe, je suis leur témoin silencieux. Je ne parviens pas à l'indifférence, au détachement.*»

Sa mère, surtout, la préoccupe. Sa mère défaitiste, qui voit tout en noir. Qui s'égare dans la folie, parfois. Et à qui elle s'identifie. Qu'elle veut protéger contre elle-même. Contre la domination du père aussi. Ce père fabulateur, détestable, suffisant, obèse et violent.

Comment faire? Comment devenir la mère de sa propre mère quand on n'est pas encore soi-même une femme? Comment ne pas être habitée par un sentiment incessant de culpabilité à force d'échouer à contrer l'aptitude au malheur de celle qui nous a donné la vie?

Une chose est sûre pour Evelyne: «*Je m'intéresse à elle. J'appartiens de tout mon être au sexe féminin.*» Pour le reste, elle a appris très tôt à taire ses propres besoins. À ne jamais exprimer ses opinions, ne jamais riposter.



La romancière, poète et essayiste France Théoret

Surtout qu'elle est l'aînée: elle se doit de donner l'exemple, en tout temps. «*Être une bonne fille, cela n'est pas facultatif, c'est une obligation constante.*»

Ainsi va la vie dans cette famille des années 1950 refermée sur elle-même, où jamais personne, de l'extérieur ne met les pieds. Où la tendresse est absente. Pas d'épanchements. Même pas de bonjour le matin, ni de bonsoir avant d'aller au lit.

Quand les parents décideront de déménager dans les Laurentides, pour y gérer un hôtel mitoux, ce sera pire encore pour Evelyne. En plus de vaquer au ménage et de servir les clients, elle devra danser avec de vieux hommes laids et ivres qui la répugnent.

Heureusement, il y a l'école. L'adolescente est avide de connaissances, se distingue par son application à maîtriser la langue. Les études: sa porte de salut. Même si l'éducation religieuse lui pèse, elle y voit une façon de sortir un jour de son trou, d'avoir

accès à un autre monde que celui de ses parents.

Autre échappatoire possible: l'amitié. Mais la jeune fille est timide, réservée. Solitaire. Difficile pour elle de dévoiler les tourments qui la hantent, les désirs qui l'animent. C'est encore en rêvant, le soir, dans ses draps froids et sales, qu'elle parvient le mieux à mettre le doigt sur ce à quoi elle aspire vraiment.

Jusqu'à ce que ça se produise, que ça surgisse, qu'une voix, au fond d'elle-même, se fasse entendre. Sa voix intérieure. Celle qui la rassemble, lui ressemble. L'affole, aussi. La révèle à elle-même. En dehors des diktats familiaux, religieux, sociaux, sexuels. Cette voix-là pourrait être celle de l'écriture.

Cette voix-là s'apparente en tout cas à celle qu'on entend dans tous les livres de France Théoret. Même ceux parus il y a plus de 25 ans, comme *Bloody Mary* et *Nécessairement putain...* sans oublier *Une voix pour Odile*. Même ceux, moins formalistes,

plus narratifs, publiés au cours des dernières années.

Elle est là, toujours là, la voix intérieure de l'auteur. Reconnaissable entre toutes. Intime, douloureuse. Noire. Obsédante. Intense.

Pas étonnant. La romancière, poète et essayiste, qui, comme l'héroïne d'*Une belle éducation*, a eu 14 ans en 1956, n'a cessé de creuser le même sillon. D'interroger la féminité, l'identité, l'inadéquation de soi avec le monde. De fouiller dans sa mémoire, dans son enfance bafouée.

Loin de lasser, cela suscite l'admiration. Quelle ténacité! On pourrait même parler d'un tour de force. Surtout que le nouveau roman de France Théoret compte parmi ses plus réussis.

Collaboratrice du Devoir

UNE BELLE ÉDUCATION

France Théoret

Boréal

Montréal, 2006, 148 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Deux personnages en quête d'un auteur

CHRISTIAN DESMEULES

Au chapitre des idées «bancales» qui encombrèrent le panthéon de l'humanité, à côté du Oui-Ja, du communisme, de l'huile à mouches et des chaînes de lettres, devrait maintenant figurer aussi celle du couple. Et cela même si le «programme est alléchant: sexe gratis à volonté, sécurité affective garantie, puissance économique accrue, bouc émissaire à portée de main pour toutes nos faillites...»

Premier roman de François Blais, 33 ans, *Iphigénie en Haute-Ville* s'emploie à nous faire la démonstration de cette implacable faille. Un roman au ton détaché et presque cartooné, une minutieuse rigolade menée avec la poigne désinvolte d'un maître de jeu au-dessus de deux rats de laboratoire. Et dans ce labyrinthe truqué par l'auteur, un homme essaie de séduire à distance une jeune femme dont il se croit amoureux.

Dans la mythologie grecque, rappelons-le, Iphigénie est la fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. Dans le cas qui nous occupe, elle étudie à l'Université Laval, est modue de littérature russe et encore vierge comme au jour de sa naissance — en dépit d'un graffiti sans ambiguïté dans les toilettes d'un bar de Québec.

En mal de célébrité, Érostrate-le-premier est quant à lui passé à l'histoire pour avoir mis le feu, en 356 avant l'ère chrétienne, au temple d'Artémis d'Ephèse — l'une des sept merveilles du monde antique. Un raté peu sympathique, en somme. Tout le contraire de notre Érostrate de la Basse-Ville, grand lecteur et littérateur en herbe, qui «*traverse la vie avec un visa de tourisme dans une parfaite oisiveté entre deux séances comme cobaye pharmaceutique.*»

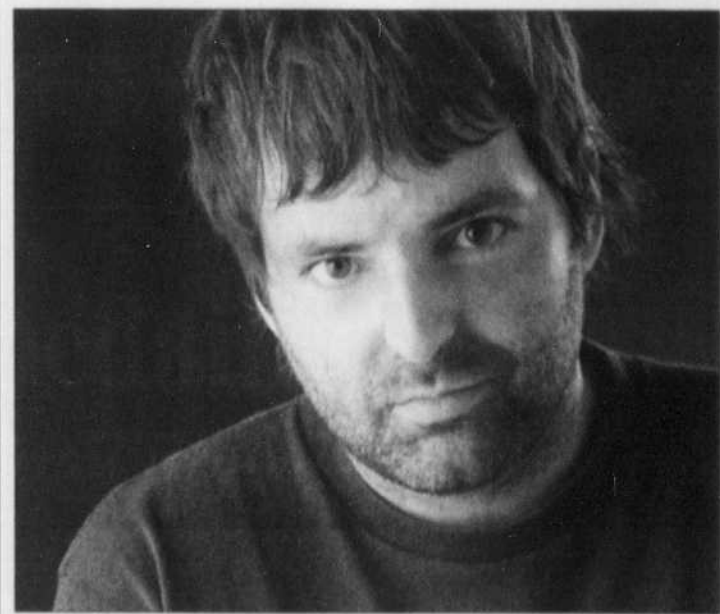
Au hasard d'une soirée bien arrosée, il tombe sur le numéro de téléphone d'Iphigénie; il lui téléphone, elle l'écoute avec un certain amusement, il parvient à lui soustraire son adresse de courriel. Et voilà. C'est le début d'un jeu du chat et de la souris, d'une éphémère correspondance qui deviendra vite, pour Érostrate, la «*grande affaire*» de sa vie. Extraits du journal d'Iphigénie, correspondance intégrale, interventions épisodiques d'un narrateur omnipotent qui voit tout, entend tout et sait tout.

Ces deux personnages solitaires et misanthropes s'échangeront donc, sans jamais se voir ni se parler, quelques courriels au cours d'un été particulièrement ennuyeux, jouant à s'inventer l'un l'autre des histoires sans queue ni tête («*Il était une fois un petit canard qui ambitionnait de devenir boulanger...*»). Mais ne cherchez pas la démonstration sur la faille de l'idée même du couple, annoncée avec tambours et trompettes en début de roman. Elle ne viendra jamais. Il s'agit plutôt, dans les faits, d'une entreprise de séduction qui échoue. Point à la ligne.

Blabla, inventions, digressions sans nombre, chimère amoureuse: tout cela, il faut le reconnaître, ne soutient pas toujours l'intérêt du lecteur et tourne rapidement un peu à vide. Mais un vide assumé par l'auteur — n'en faisons pas un plat —, qui ne prétend après tout qu'à revisiter, c'est son droit, le «roman à l'eau de rose». C'est parfois drôle, plutôt bien écrit et à l'occasion impertinent. Mais encore?

Collaborateur du Devoir

IPHIGÉNIE
EN HAUTE-VILLE
François Blais
L'Instant même
Québec, 2006, 204 pages



François Blais

SOURCE L'INSTANT MÊME

ÉCHOS

Un prix pour Geneviève Côté

Le prix Elizabeth Mrazik-Cleaver pour le meilleur livre illustré canadien a été remporté par l'illustratrice Geneviève Côté pour *The Lady of Shalott*. Ce prix comprend un chèque au montant de

1000 \$. Les illustrations de Geneviève Côté pour ce livre publié par Kids Can Press allient des lignes évocatrices et des couleurs lumineuses qui ont particulièrement plu au jury. Geneviève Côté vit à Montréal. Elle a illustré plusieurs albums ainsi que des romans pour jeunes lecteurs. — *Le Devoir*

Triptyque

www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666

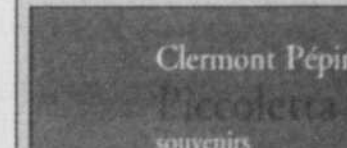


PIERRE JASSIN
JEANNE GAGNON
NOTES D'ESPOIR D'UN
« JOUEUR DE PIANO »
entreviens, 267 p., 25 \$

Sans jargon théorique inutile et avec toute la passion qui l'anime, Pierre Jassin réfléchit à voix haute, tant sur l'éducation musicale que sur la critique, les concours, la modernité et le folklore, sans oublier le mécénat que son ami Pierre Péleau a su brillamment incarner.



Notes d'espoir d'un
« joueur de piano »
Pierre Jassin se raconte à Jeanne Gagnon



Clermont Pépin

souvenirs

CLERMONT PÉPIN
PICCOLETTA

souvenirs, 286 p., 25 \$

Ancien directeur du Conservatoire de musique du Québec à Montréal, et ancien président national des Jeunes Musiciens du Canada, Clermont Pépin en plus de ses souvenirs, relate ici, en un chapitre lumineux, le processus de création d'une œuvre symphonique, de manière rigoureuse et parfaitement accessible à tous lecteurs.

FONDATION
METROPOLIS
BLEUSÉRIES
LITTÉRAIRES

« Hélène Dorion, avec cette immense rétrospective, s'impose comme une poète inoubliable de l'intime... » *Le Devoir*



HÉLÈNE DORION/LECTURE

Lundi 13 novembre 2006, 18h

Metropolis bleu

3520, rue Saint-Jacques Ouest

Métro Lionel-Groulx

Réservation: 514-932-1112

Gratuit

www.bluemetropolis.org

PUL • IQRC

Marie-Françoise Guédon

Collection
Sociétés, cultures
et santéISBN: 2-7637-8070-9
616 pages • 40 \$

Le rêve et la forêt
Histoires de chamanes nabesna

Finaliste
Prix littéraires du
Gouverneur général



Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-2131 poste 10996
Télec. (418) 656-3305
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca
www.pulaval.com

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Contre la démission du lecteur

EN BREF

GINETTE MICHAUD lauréate du prix Jean-Éthier-Blais

Le 10^e prix de critique littéraire Jean-Éthier-Blais a été attribué à Ginette Michaud pour son ouvrage *Ferron post-scriptum*, paru chez Lanctôt éditeur. Ce prix décerné depuis 1997 et doté d'une bourse de 3000 \$ récompense une œuvre de critique littéraire portant sur la littérature québécoise, écrite en français et parue au Québec. Spécialiste de l'œuvre de Jacques Ferron, Mme Michaud est la directrice de la collection dédiée à l'écrivain chez Lanctôt éditeur, où ont paru depuis 1997 une dizaine de titres. — *Le Devoir*

Le critique d'art doit-il être écrivain?

À l'occasion du 50^e anniversaire de la revue *Vie des arts*, Bernard Lévy, son rédacteur en chef, animera une discussion sur la profession de critique d'art. Jean Larose, Jacques-Bernard Roumanes et Jean-Émile Verdier débattront de ce qui devrait être au cœur des préoccupations du critique d'art: faut-il avant tout être un scientifique ou un écrivain? Le 9 novembre, au pavillon 3200 Jean-Brillant de l'UdeM. — *Le Devoir*

GUYLAINE MASSOUTRE

Pourquoi faudrait-il lire *La Disparition de Sorel*? Cet essai biographique porte sur un écrivain inconnu, dont il nous est dit, en parlant, qu'il «appartient au camp des vaincus». Est-ce pour ce Sorel, supposé du «désordre» et part obscure d'une nation? Pierre Lepape y répond en élucidant sa «disparition» et en faisant «parler les vieux livres dans notre langue».

Depuis son remarquable essai *Le Pays de la littérature*, Lepape est plus qu'un simple chroniqueur du journal *Le Monde*. Sa vision d'une littérature française combative, il en a raconté les faiblesses et la gloire, chez des écrivains qui l'ont payé de la disgrâce, de l'exil, de leur vie même. Il récidive avec *La Disparition de Sorel*.

L'écriture littéraire y croise sa vive connaissance historique et sociale: la leçon de Bourdieu vit toujours. Un écrivain français, pour Lepape, fait de la langue sa foi, sa servitude, son combat; il en résulte une vision du monde. Foin, donc, des biographies fourre-tout d'écrivains, prétextes à rejouter l'anecdote et les dates, les bons mots et les archives, comme pour mar-

chander de la valeur ajoutée ou sonder l'opinion publique.

Lepape s'engage dans la lecture critique de l'implicite. Pour cela, il choisit l'ingrat XVII^e siècle, si hostile aux créateurs puisque la règle classique est de plaire au monarque absolu. Sorel, auteur d'un roman oublié, *L'Histoire comique de Francion*, sert la démonstration.

Extravagance coupable

Ils ne sont pas tous ordinaires, ceux qui sortent par les coulisses de l'histoire. Si Lepape ouvre son livre sur Montaigne et La Boétie, conscients qu'un écrivain n'a pas le pouvoir d'influencer le cours du monde, il relie «les illusions de l'histoire» et la pensée libre, modeste, de la Renaissance. Ce qui va disparaître, écrit-il, c'est «la lecture flottante de textes incertains». Finis les maîtres mots: «instabilité, troubles, transformations, métamorphoses, inconstance, simulacres, inexactitude, diversité, soupçon: liberté».

Liberté, mot galvaudé! La liberté se lit sur les bûchers de l'Inquisition encore fumants. Sorel, à force de lucidité, devient un ascète du mystère. S'il entend écrire sans artifice, en transparence, «sans concept costumé», il doit renier le

succès de sa première édition, emprunter des pseudonymes, puis éditer anonymement son «anti-roman». Protestant et libertin, comme Saint-Amant et Théophile de Viau, ses amis, comment dénoncerait-il les faux-semblants?

Rabelaisien au départ, Sorel est adepte d'une humanité heureuse: Molière empruntera maints tours comiques à son premier Francion. Or, en trois ans, Sorel autocensure ce roman d'apprentissage, folâtre et audacieux, vieillissant comme un bon vin dans la maturité du personnage. Il supprime l'utopie rêvée, la verdeur de la langue, les traits appuyés du rire. En un mot, il s'efface. Que s'est-il passé? Censure, dit Lepape; autocensure pour un motif gravissime, qui n'apparaît nulle part.

Montées aux barricades

Viau est arrêté, jeté dans un cachot sordide, puis condamné à mort, l'année où paraît *Francion*. Son crime? Les «dépravations du tout-connaître», écrit Lepape. Le coup est dur pour Sorel, et la ligne de partage entre le bien et le mal-écrire, le bien et le mal-parler dessine désormais un espace légiféré, judiciarisé. Triomphent la société des Malherbe,

les académies de quartier et les normes autoproclamées.

Glacée. La pensée libre est soumise à la glaciation; les anciens amis de Viau, poètes ou écrivains, le renient. D'où la grande mélancolie d'un Sorel. L'homme «avide de réel» se masque, tout en s'en prenant à la littérature d'évasion, au roman pastoral, insipide injonction de la mode. Il admire Cervantès: il mutile donc, détruit sa fantaisie.

Singulière relecture de Lepape. Faire tomber ce «mur du silence», refuser d'endosser «le deuil de la liberté»: entreprise louable, elle lit entre les lignes la force prégnante d'un réel obscur et déterminant. Malgré cela, un écrivain qui se démet, tout mélancolique et souffrant qu'il soit, trouvera-t-il le lecteur capable de le relever? On connaissait cette période noire; ce que l'on sait moins, c'est qu'elle informe encore notre manière de lire.

Peur-on changer le cours de l'histoire littéraire? Cette volonté est à l'œuvre. Qu'on convoque l'excellent *Démolir Nisard*, d'Éric Chevillard, dont le talent à manier l'incongruité est plus que jamais au rendez-vous. Ennemi ravageur des discours déblatérés avec outrecuidance, Chevillard s'en prend aux critiques qui font disparaître les au-

teurs. Mais son fantôme Nisard, écrivain caméléon imaginaire, n'a rien d'une lumière à protéger comme les lares au foyer. Les guignols fréquentent toutes les sphères!

Fait notoire, ledit Nisard est un auteur du XIX^e siècle, spécialiste du XVII^e. Et son abrutissant anthologie — «*perpétuel effort pour ramener tout à une conception unique*» — fait autorité. Haro! disent Lepape et Chevillard par des voies diverses. «*Sommes-nous voués à devenir Nisard?*», demande ce dernier. Si ce fantôme en habit d'académicien plane toujours, Chevillard repète sans lasser, plume caustique bien en mains: vive Lautréamont, à bas toutes les fausses réceptions! L'exercice de plume doit noyer, étrangler, trueder le Nisard embusqué et débusqué.

Collaboratrice du Devoir

LA DISPARITION DE SOREL

Pierre Lepape
Grasset
Paris, 2006, 261 pages

DÉMOLIR NISARD

Éric Chevillard
Minuit
Paris, 2006, 173 pages

ALBUM



Une séquence photos montrant Marie Chouinard en pleine action, tirée de *Marie Chouinard*, chorégraphe

Facétieuse et gracieuse Marie Chouinard

En 25 photos, tout est dit sur son art de capturer les vibrations du moment

GUYLAINE MASSOUTRE

C'est un album bien joli, consacré à Marie Chouinard, que les Éditions Varia présentent sous la plume de Catherine Morency et l'œil photographique de Richard-Max Tremblay. L'objet, en noir et blanc, se veut tout simple, reportage d'une séance de photographies, accompagnées d'un texte en étroite correspondance. On y admire la facétieuse et gracieuse danseuse et chorégraphe Marie Chouinard, qui se prête à des exercices en studio

devant l'œil d'une caméra complice.

En 25 photos, tout est dit sur l'art de capturer les vibrations du moment. On reconnaît, à la gestuelle claire des photos, les figures étranges et les mains volubiles de la danseuse. Toujours généreuse à montrer ce qui se danse mieux que cela ne s'explique, celle-ci prête son corps à ses visions d'un corps nouveau, transfiguré par sa danse, son souffle, ses impulsions, étroitement branché sur le cosmos.

Catherine Morency, en quelques pages admiratives, s'est donc laissée guider au fil des images inven-

tives de l'artiste. Sensible à sa respiration comme à ses rêves, à son sourire communicatif, elle a recueilli sa vibrante énergie, pour refaire ce portrait chaleureux que les mots ont du mal à contenir. Le livre retrace ainsi les sensations et les perceptions de Marie Chouinard, dont les solos et les pièces de groupe méritent leur juste réputation.

Richard-Max Tremblay, qui est un photographe reconnu dans le milieu des arts visuels, rejoint ici le monde spectaculaire de la chorégraphie. Rien ne lui a paru impossible: ce corps habité, cet esprit four-

millant, cette présence captivante. Le livre rend ainsi à une prestigieuse créatrice de l'éphémère un peu de l'éternité qu'elle saisit si bien, lorsqu'elle en enlève la beauté heureuse dans son art frémissant.

Collaboratrice du Devoir

MARIE CHOUINARD, CHORÉGRAPHE

Texte de Catherine Morency,
photographies de Richard-Max
Tremblay
Varia, Montréal, 2006, 51 pages

POÉSIE QUÉBÉCOISE

Voyages imprévisibles

HUGUES CORRIVEAU

Mathieu Blais présente son *Isthme* comme un «récit/poème». Cette appellation se justifie hautement dans la mesure où les longues pages de prose de l'auteur racontent bel et bien des pérégrinations à moult égards angoissées ou inquiètes. Or, ici, «les routes [...] sont très longues, traversent les forêts, les

montagnes et la plaine, relient les villes entre elles. Elles ont le souvenir de la foulée des premières bêtes et la blessure des cœurs gravée au couteau inscrits profondément en elles.»

L'auteur ne craint jamais d'y mêler les tons de voix, conviant le vocabulaire de la mer ou de la route tout autant que les formulations poétiques plus complexes. Ainsi nous précise-t-il que «dehors, avec

des arbres sur tous les côtés de l'auto-route, il y a les rencontres du matin qui sentent le gin, la bière rance et le sexe rapide. Il y a les regards lancés des cabines qui roulent à cent à l'heure et qui percent les silences». Mais, dans un tout autre souffle, Mathieu Blais décrit des instants de paix: «[...] pour le moment, la nuit était peuplée de théophages aux fourrures écarlates qui repoussaient la phosphorescence des berges pour des ombres opaques et tragiques.»

Sur ces chemins-là, il ne va pas seul, mais avec, sur le dos, le poids d'un amour absent, porte-corps, portefaix, comme le Tiffaugue de Michel Tournier dans *Le Roi des aulnes*, cherchant dans l'ailleurs une forme de réalisation. Tout du long, le poète-récitant s'adresse à cette femme disparue. Se décrivant «seuls», tous deux unis à travers ce projet de parvenir à l'envers du monde, «parce que [dit-il] notre cache et nos étendues, après ton décès, n'avaient conservé que la couleur de ta peau et qu'il n'y avait plus qu'une chose à faire», à savoir partir, s'en aller loin du lieu d'abandon pour que se poursuive, dans l'avancée de vivre, un projet. Cette forme portée sur les épaules du poète est une idée de l'absente puisqu'il spécifie: «je pars pour te retrouver. Ou mourir, ou nourrir mes pas, mes mots, de ma crainte de vivre sans toi.»

La femme aimée morte, le poète part en quête des terres désirées, partout où les émois de la découverte rendront la tristesse moins lourde, attiré par cet autre part qu'il cherche à montrer à l'absente, qu'il cherche à parcourir pour étouffer la cruauté atroce du chagrin. Peu importe le lieu, qu'il soit proche, ou au Yukon, ou au bord de Sainte-Flavie, pourvu que le tourment s'apaise. Et il progresse ainsi dans sa

guérison, avec pour souhait d'accéder à la parole vivante, car «il [lui] faudra avancer avec la poésie».

Le recueil n'est pas dépourvu, ça et là, de lourdeurs et d'expressions poussiéreuses. Ainsi, on nous fait cette confidence un peu éculée: «je me réchaufferai contre le feu et ton souvenir», ou encore on se laisse parler des «serments de l'étreinte» ou «du delta de ton ivresse».

Accompagné du chien Chemin, le poète marche vers une délivrance avec elle «qui es[t] de plus en plus légère à porter». Et dans l'ultime page de ce carnet de déroute, il lui enjoint de persister: «Viens, marchons encore. Quelques pas. Après tout ce chemin, tu ne vas pas abandonner l'isthme, la mousse des pierres et le coupant des galets, rappelle-toi, la grève et ma main sur toi, la nuit. Allez, viens. Nous y sommes presque.»

Ce livre, un peu longuet et répétitif, réserve, à qui a le goût d'entreprendre un voyage poétique et une dérive intime, des moments tranquilles et souples dans un style à la fois familier et souvent gagné par une grâce heureuse. Ces longues proses déroulent dans leur étonnante poésie à la fois simple et complexe une vision de ce que l'inconnu offre à qui souffre et s'égare. Ce récit de l'étrange nous propose d'aller jusqu'au chagrin peut mener un homme, de la mer à la guerre, des berges à la toundra, d'une maison abandonnée jusqu'à l'isthme rêvé.

Collaborateur du Devoir

L'ISTHME

Mathieu Blais
Éditions Trois-Pistoles,
coll. «Inédits»
Trois-Pistoles, 2006, 136 pages

156 p., poche, 11,95 \$

128 p., 31,25 x 27,5 cm, couverture rigide, 140 photos, 34,95 \$

140 p., 11,95 \$

186 p., carte pratique, poche, 10,95 \$

300 p., poche, 10,95 \$

384 p., carte pratique, poche, 10,95 \$

384 p., carte pratique, poche, 10,95 \$

186 p., carte pratique, poche, 10,95 \$

306 p., 17,5 x 11,5 cm, poche, 10,95 \$

360 p., poche, 10,95 \$

Olivieri
librairie • bistro

Au cœur de la littérature

CRILCQ

Lundi 6 novembre à 19 h 30

Entrée libre
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514-739-3639

**DANS LE CADRE DES LUNDIS
DU CRILCQ, UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL**

Causerie avec

Francine Noël
Identités, filiations
et territoires

Francine Noël est l'auteure de plusieurs romans notamment, *Maryse* (1983) *Maryse première* (1987), *Babel, prise deux* (1990), *La femme de ma vie* (2005) et d'une pièce de théâtre *Chandeleur*, (1985).

ANIMATRICE
LISE GAUVIN

Avec le soutien du Conseil des Arts du Canada

LITTÉRATURE

François X Côté, lauréat du prix Robert-Cliche 2006

Les souvenirs tordus d'une enfance gonflée aux stéroïdes de l'écriture

CHRISTIAN
DESMEULES

Première entrevue, première séance de photos, premier roman. Remporter le prix Robert-Cliche, ça ne change pas le monde, sauf que... «C'est aussi pour moi une façon de tirer un trait sur ma vingtaine», reconnaît aussitôt François X Côté, auteur de *Slash* et heureux lauréat de cette année.

Court roman d'à peine 140 pages, *Slash* raconte les souvenirs et les fabulations d'un garçon qui se fait arracher les jambes — et les bras — par une souffleuse à l'âge de cinq ans. Porté à l'autodérision, dur avec lui-même, envers ses illusions et son petit talent. De 5 à 22 ans, de Baie-Comeau jusqu'à Québec, entre ses parents musiciens, une fascination pour la Corvette et pour tout ce qui est mécanique, les expéditions avortées dans une «Amazonie semée d'épines» qui s'étend de l'arrière-cour jusqu'au pôle Nord, le narrateur nous livre fantômes, anecdotes, observations. Une invention galopante qui se situe dans la veine — pour ne prendre que quelques exemples récents issus de la même génération — des *Voleurs de sucre* d'Éric Dupont et de *Crimes horticoles* de Mélanie Vincellette. Des souvenirs bavards et tordus d'une enfance gonflée aux stéroïdes de l'écriture.

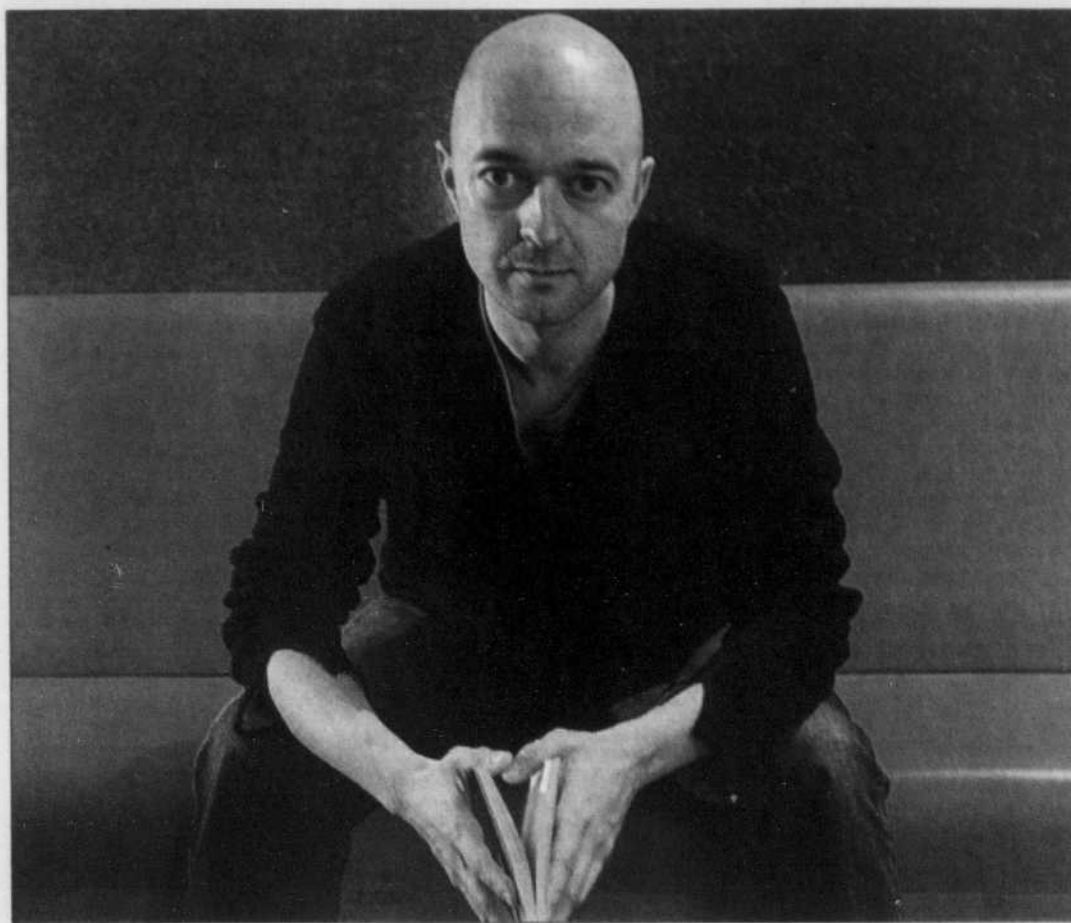
Né à Baie-Comeau en 1973, François X Côté vit aujourd'hui à Québec où il est chercheur au LAMIC de l'Université Laval (le Laboratoire de muséologie et d'ingénierie de la culture). Spécialiste dans l'utilisation de technologies de pointe dans le domaine de la culture (numérisation 3D, réalités mixtes, robotique mobile, etc.), il travaille aussi comme concepteur de projets culturels et collabore notamment avec la SAT (Société des arts technologiques), où *Le Devoir* l'a rencontré au cours d'un passage éclair à Montréal.

Depuis 1979, il faut le rappeler, le prix Robert-Cliche récompense chaque année un premier roman original et inédit de plus de 150 pages. Publié chez VLB éditeur, il est parrainé par la Centrale des syndicats du Québec, qui offre une bourse de 5000 \$ au lauréat. Le jury de cette année, placé sous la présidence de François Barcelo, était composé des écrivains Jean Barbe, Catherine Mavrikakis, Bianca Zagolin et Jean-Yves Soucy.

«Écrire est l'art des hommes-troncs»

Incapable de suivre ses frères, ses cousins ou ses amis dans leurs aventures légendaires, le narrateur arrive à l'écriture par dépit, acculé à sa propre inexistence. Pour s'exprimer, pour retrouver une liberté qu'il avait perdue, pour essayer de séduire les filles. La première phrase du roman est à cet égard sans équivoque: «Écrire est l'art des hommes-troncs.» La suite du prologue en remet une couche. «À cette époque, quand on ne pouvait ni danser, ni jouer d'un instrument de musique, ni peindre, pas plus que sculpter ou chanter, ne restait à peu près que l'art le plus froid. Le plus balourdement cérébral. Le plus bavard. L'étireur d'agonie des lâches qui n'osaient se pendre.»

L'écriture serait-elle ainsi une manière de rêver sa vie plutôt que de la vivre? «Je ne vis pas ma vie, je la rêve», avoue le jeune narrateur. Quel rapport particulier au corps cette position suggère-t-elle? Désarmé, François X Côté avoue ne pas avoir réfléchi à ces questions: «Quand j'ai su que j'allais être publié, je me suis dit, bon, je vais enfin pouvoir me documenter sur les différents domaines qui touchent à ce bouquin-là. Finalement, je n'ai pas eu le temps. J'aurais pu répondre intelligemment...»



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Né à Baie-Comeau en 1973, François X Côté vit aujourd'hui à Québec, où il est chercheur au LAMIC de l'Université Laval.

Qu'à cela ne tienne, il reste que cette tension entre désir d'écrire et fuite de l'écriture s'est longtemps incarnée chez lui. «Je pensais sérieusement délaissier l'écriture, mais je ne voulais pas le faire sans être allé au bout d'un projet. En somme, c'est un rapport amoureux assez standard.» Une ambiguïté qui semble aujourd'hui résolue, affirme-t-il toutefois.

Né d'une série de textes d'abord écrits dans le cadre d'un cours en création littéraire, puis

rapaillés lentement à partir de 1998, à temps perdu, *Slash* est aujourd'hui le résultat d'un amalgame «d'artefacts» qu'il a cherché à lier ensemble, reconnaît l'auteur. «J'ai pris un vieux texte et j'ai essayé de le mettre en valeur aujourd'hui.»

Un Baie-Comeau baroque

Une certaine poésie du lieu s'impose et traverse le roman. Qu'est-ce que Baie-Comeau, sur la Côte-Nord, un endroit où «le

temps n'a pas d'âge», a de particulier? «J'ai essayé d'en faire un portrait un peu baroque, reconnaît François X Côté. C'est un endroit merveilleux pour grandir. Surtout si on se reporte au contexte des années 80, où la situation économique de Baie-Comeau n'était pas celle qu'on connaît aujourd'hui. En 1982, par exemple, c'était l'une des villes avec les salaires moyens les plus élevés au Canada. Trois grosses usines qui roulaient à

plein régime, une scène culturelle qui bougeait, la nature située à deux pas.» Et à travers tout ça, bien entendu, on retrouvait aussi une foule de «comportements sympathiques», ajoute avec un sourire en coin le lauréat du prix Robert-Cliche. «Le quai de Baie-Comeau, la fin de semaine, c'était assez impressionnant à voir...»

Le roman nous livre ainsi quelques morceaux d'anthologie baie-comoise. Un «grain de folie» local auquel l'auteur a d'ailleurs lui-même déjà contribué...

En équipe avec deux autres «François», François X Côté arrachait en 1990 le record mondial de la plus longue distance parcourue — tenez-vous bien — par un petit pois soufflé avec une paille: 30,4 kilomètres tracés sur les genoux, durant une cinquantaine d'heures! «L'idée de ce marathon leur est venue à l'esprit à la suite d'une fête imprégnée d'alcool, rapportait à l'époque un certain Paul Junior Brisson dans l'hebdomadaire local. Avant celui-ci, le projet de se lancer un chien mort jusqu'à Sept-Îles avait effleuré leurs esprits lubriques, mais, craignant des plaintes de la SPCA, ils ont préféré l'oublier.»

Marqué par une tonalité absurde qui désamorce une grande partie du potentiel plus sombre du roman — qui s'exprime notamment dans le refus d'explorer les zones d'ombre que suggère la condition du narrateur —, *Slash* est une machine à fantômes bien huilée. Avec vivacité et humour, servi par une langue bien pendue, le roman de François X Côté fait surtout défiler le panorama mordant d'une époque disparue.

Collaborateur du Devoir

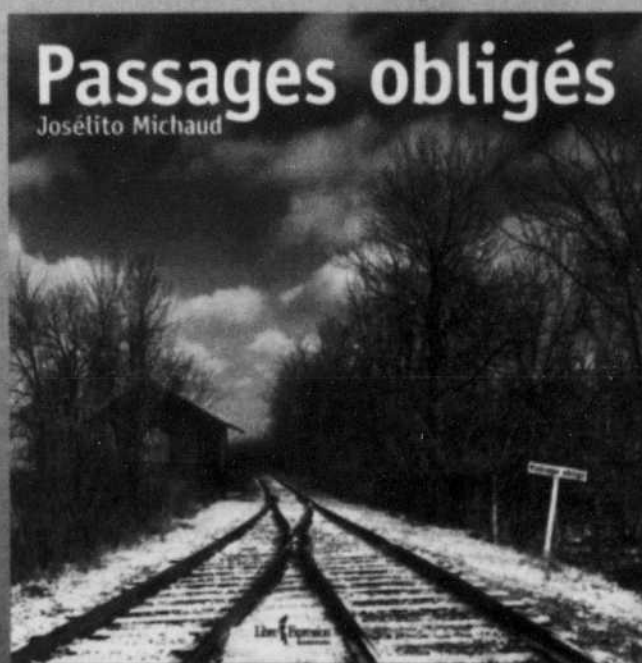
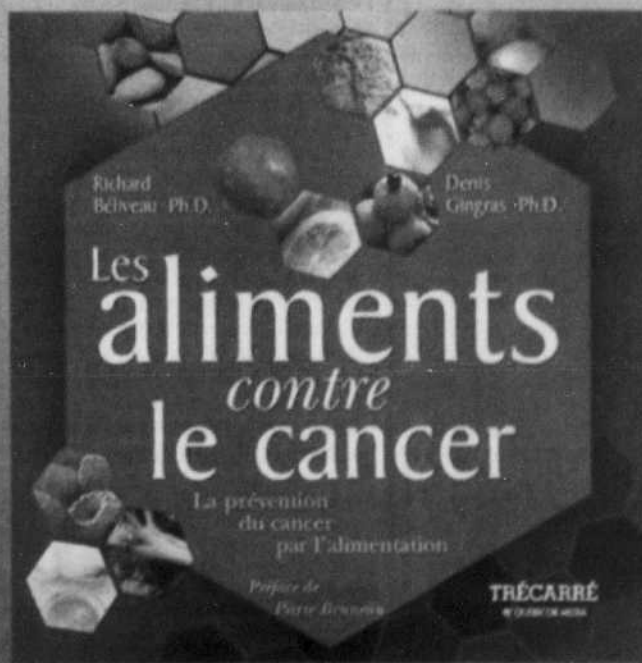
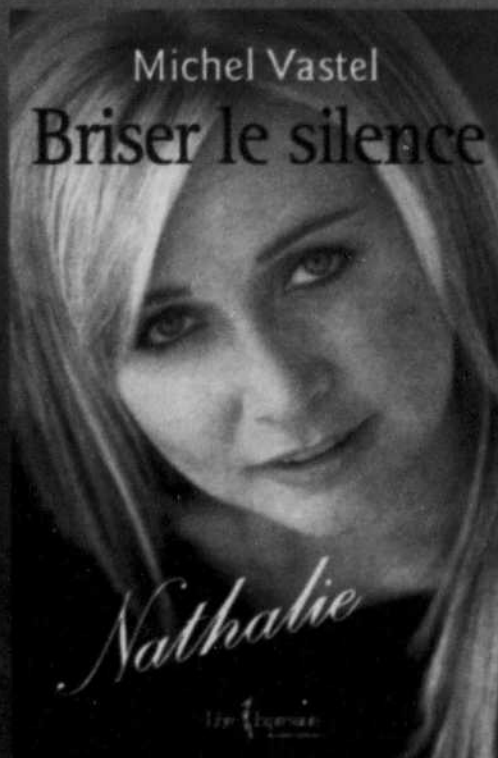
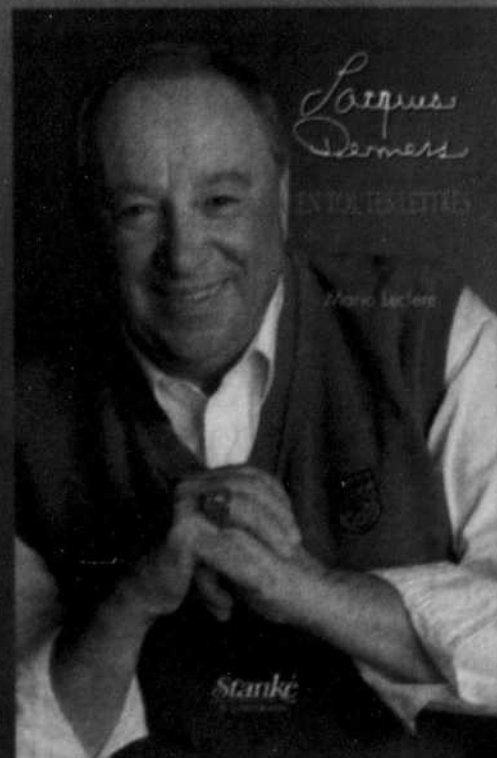
SLASH

François X Côté
VLB éditeur
Montréal, 2006, 144 pages

GROUPE LIBREX

© QUÉBECOR MEDIA

Le GROUPE LIBREX félicite ses auteurs
en nomination pour le prix du grand public
Salon du livre de Montréal

JOSÉLITO MICHAUD
Passages obligésLibre Expression
© QUÉBECOR MEDIARICHARD
BÉLIVEAU Ph.D.
ET
DENIS GINGRAS Ph.D.
Les aliments
contre le cancerTRÉCARRÉ
© QUÉBECOR MEDIAMICHEL VASTEL
Nathalie - Briser le silenceLibre Expression
© QUÉBECOR MEDIAMARIO LECLERC
Jacques Demers - En toutes lettresStanké
© QUÉBECOR MEDIA

LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

Huis clos au château

François Vallejo dispose d'un style à la fluidité ensorcelante, amalgame unique de français ancien et de gouaille moderne

CHRISTIAN
DESMEULES

C'est un objet à la beauté étrange qu'une photographie jaunée fait jaillir du néant: un homme imposant armé d'un fusil de chasse, accompagné d'un grand chien noir dressé sur ses pattes. Une vague inquiétude aperçue dans le regard d'un homme, et tout à coup l'imagination s'emballa. Ce qui aurait pu n'être qu'une innocente scène champêtre se mue en cauchemar par la toute-puissante volonté de l'auteur.

Sixième roman de François Vallejo, *Ouest* prend la forme d'un face-à-face impitoyable et étouffant entre un baron dégénéré et son garde-chasse. Au milieu du XIX^e siècle, avant, pendant et après la révolution

de 1848, puis sous le Second Empire, dans une Vendée qui conserve le souvenir des affrontements entre paysans insurgés et armées révolutionnaires. Dans une atmosphère pesante où la géographie occupe une place à part. Bois noirs, humidité des marécages, cœurs sombres.

À la mort de son père, avec qui il était en froid depuis une quinzaine d'années, le jeune baron de l'Aubépine reprend possession du domaine des Perrières où l'attend le garde-chasse, Lambert, et sa petite famille. Idéaliste forcené, personnage paradoxal oscillant entre l'exaltation et la neurasthénie, il rêve qu'on en finisse avec la monarchie, les privilèges de classe et l'ignorance entretenue du petit peuple. Lorsqu'il ne s'absente pas du domaine durant de longs mois pour aller

courir les barricades à Paris, le baron appelle à la résistance contre Napoléon III et rêve de rencontrer Victor Hugo à Guernesey.

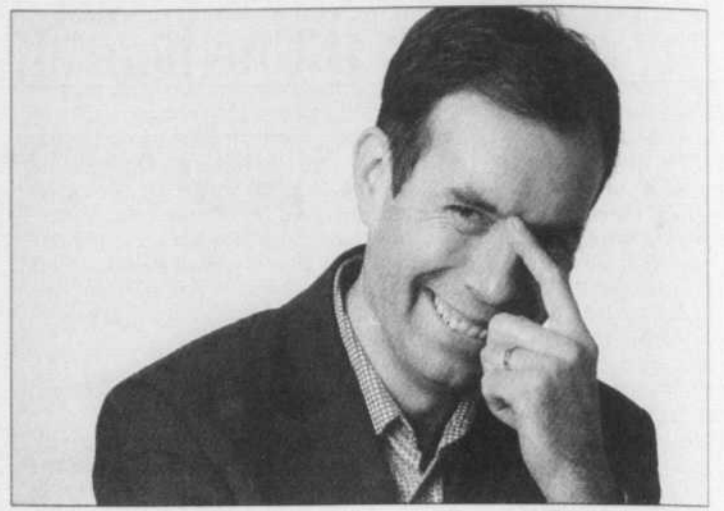
Pourtant, et malgré ses idées larges, l'aristocrate ne se gêne pas pour humilier domestiques et paysans. Et puis les rumeurs ont la vie facile... La nuit, le baron s'amuserait à poursuivre des filles nues dans les corridors déserts du château, à déchirer en lambeaux leurs plus fines dentelles. «*Ça joue le beau linde et c'est de la crasse par-dessous, se dit le garde-chasse, inflexible et méfiant comme dix. On n'est pas toujours bien glorieux. On a peur de perdre sa bonne place. On est logé, nourri par un assassin, on préfère rentrer qu'il nous fournisse le logement, le manger, qu'il nous laisse entretenir une belle meute, et oublier le reste.*»

Mais l'étau se resserre peu à peu sur le sombre décor: les personnages se campent dans leurs positions, les chiens s'agitent, l'affrontement paraît inévitable.

Pour faire souffler le mystère et l'inquiétude au-dessus de ce petit monde éteint, François Vallejo dispose d'un style à la fluidité ensorcelante, amalgame unique de français ancien et de gouaille moderne. Monologues intérieurs, trame historique lointaine et brumeuse, questions sans réponses: le charme opère.

Collaborateur du Devoir

OUEST

François Vallejo
Viviane Hamy
Paris, 2006, 268 pages

François Vallejo

SOURCE: VIVIANE HAMY

Je suis sensible



Louis Hamelin

La littérature précède la linguistique. Ainsi, la méthode Assimil offre aujourd'hui le choix entre l'anglais et l'américain. «*My tailor is rich*» est devenu «*My associate-seller from Wal-Mart is fat*» (blague!). La langue américaine existe depuis *Huckleberry Finn*. Il aura fallu un siècle pour que l'establishment de la langue (professeurs, éditeurs, lexicographes et autres) prenne acte d'un fait qui pour Mark Twain relevait de l'évidence. Beaucoup plus jeune, le québécois, en tant que langue écrite, s'est tranquillement mis à exister au cours des années 60 et il est aujourd'hui aussi différent du français que l'américain peut l'être de l'idiome catalogué à Oxford. Il ne nous manque qu'une couple de centaines de millions de locuteurs pour l'imposer au monde. C'est un peu ce que j'essayais d'exprimer, plus tôt cet automne, devant un parterre de lecteurs français face auquel se dressait une sympathique petite collection d'écrivains canadiens venus débattre de son rapport au paysage, sujet rassembleur par excellence... en principe. Mon voisin, Noah Richler, qui officiait comme présentateur et modérateur de cette table ronde virtuelle (quelqu'un avait enlevé la table), souleva une paupière alourdie par la suspicion. Et le Canada?

J'aurais pu lui répondre qu'il ne fallait pas désespérer du Canada. Qu'après s'être découvert, trente ans après le Québec, un amour de la nation et du drapeau, le Canada finira peut-être par se trouver une langue... Mais je n'ai jamais su cet art de la réplique. La fameuse petite phrase assassine, elle met entre deux heures et deux mois à aller de mon cerveau à mes lèvres. N'empêche, je comprenais le désarroi de Noah. Et j'ai repensé à lui lorsque, quelques semaines plus tard, le recueil de nouvelles de Craig Davidson a atterri sur ma table de cui-

ne, piste principale de ce *Heatrow* des parutions automnales qu'était alors devenu mon appartement. Sur la quatrième de couverture du livre, on peut lire: «*Traduit de l'américain par Hélène Fournier.*» Et sur la page-titre: «*Traduit de l'anglais (Canada) par Anne Wicke.*» J'aurais pu décrocher le téléphone, tenter de joindre une attachée de presse ou même, qui sait, remonter jusqu'à Francis Geffard, constructeur de ponts transatlantiques et directeur de la merveilleuse collection «*Terres d'Amérique*» chez Albin Michel, pour éclaircir ce petit mystère. J'ai préféré le conserver en l'état et y voir l'illustration, fortuite, presque malicieuse, de l'éternelle ambivalence de la culture canadienne face à son gigantesque parent anglo-saxon.

Craig Davidson est canadien. Il a appris son métier dans un atelier d'écriture aux États-Unis. Et ce n'est pas par hasard si *Un goût de rouille et d'os*, son premier livre, a été salué par nul autre que Bret Easton Ellis, l'homme-qui-découpait-ses-personnages-féminins-à-la-scie-sauteuse. Davidson ne fait pas dans la littérature *light*. Il ferait plutôt dans la littérature *gore* (et merci à toi, langue américaine, de me fournir tous ces intéressants qualificatifs!). Il m'est arrivé à trois reprises, en lisant son livre, d'être forcé de le refermer. Mais c'est vrai que moi, je suis un sensible. La première fois, c'était pendant la description d'un combat de chiens illégal entre un rottweiler et un pit-bull. Organisé par des sans-papiers mexicains ou philippins? Non. L'homme travaille dans une agence de pub où il planche sur des concepts et des campagnes destinés à faire vendre des suppositoires. Sa femme est infirmière et utilise son savoir-faire pour recoudre sa chienne et la bourrer de dérivés morphiniques avant de la renvoyer dans l'arène pour le round suivant. J'ai presque envie d'écrire que nous avons affaire à un petit couple ordinaire. Qui veut avoir des enfants. Qui se prête à toutes sortes de consultations spécialisées et de contorsions co-

miques pour arriver à concevoir. Entre-temps, ils élèvent trois chiens mauvais, habitués à recevoir claques et coups de poing sur le museau en même temps que leur moulée. Et ils les envoient à la boucherie, un hobby comme un autre.

La deuxième fois, c'est quand l'épaulard en principe apprivoisé de l'aquarium entrouvre sa gueule, apparemment par simple distraction, et croque la jambe de son dresseur au beau milieu du numéro de l'homme-fusé. Ce n'est pas tant ce qui y est raconté que la manière, vous savez. Cette façon d'entrer dans la viande, de trancher dans le steak avec une plume d'une précision (attention au cliché) chirurgicale, mais aussi, à la fin, une complaisance un peu dérangeante. On dirait la soigneuse application du *nerd* de l'école en train de découper un chat à la lame de rasoir. On dirait aussi que ce jeune homme, cherchant sa voie au sortir de l'université, a décidé d'en faire une marque de commerce. Et ce ne sont sans doute pas les compliments de Easton Ellis qui vont le calmer...

La troisième fois, c'est quand Sam, qui souffre d'accoutumance pathologique au sexe, nous explique comment une queue en érection peut se briser (littéralement se casser) pendant le coït. Je vous épargne les détails physiologiques, car j'avoue avoir sauté une ou deux pages. On suit Sam entre le tournage d'un film porno, les séances des trois ou quatre groupes d'entraide qu'il fréquente et la recherche finale de l'état de grâce au cours d'une orgie organisée dans un entrepôt. Les deux pôles de presque toutes ces histoires de Craig Davidson sont la blessure et la (parfois impossible) guérison. Le boxeur d'*Un goût de rouille et d'os* prête ses poings en bouillie à des combats clandestins où tous les coups sont permis, et ce, afin d'expier la faute consistant à ne pas avoir réussi à sortir son neveu des eaux d'un lac gelé, et ensuite du coma. Celui de *De chair et d'os*, lui, refait sa vie près de Bangkok pour oublier l'adversaire pante-

lant qu'il a expédié *ad patres* après l'avoir coincé dans les câbles. Mais la passion est la passion et, pour garder la forme, il entraîne des jeunes types à la boxe thaïlandaise, où tous les coups ne sont pas permis, mais presques.

Cette omniprésence du noble art place Davidson en bonne et exigeante compagnie: Hemingway, Mailer, Budd Schulberg, John Huston au cinéma. Jeune homme d'une autre génération, Craig Davidson donne à ce thème de l'affrontement physique ritualisé une tournure à la fois plus sophistiquée et viscérale, qui tend à le rapprocher de l'espèce de sous-culture du dégué qui fleurit en ce moment aux États-Unis et à laquelle appartient, entre autres, les concours de gavage. Une sous-culture de la haine, aussi. Ou du moins, de l'absence d'amour... Colliers étrangeurs et prothèse pénienne. «*Ces brutalités machinales, irréfléchies et profanes*», comme si la cruauté était l'ultime thérapie, un dernier rapport humain possible. Nous avons tous nos squelettes dans le placard, pas vrai, comme ce saumon vidé de ses ceufs puis massacré à coups de pierres par les jeunes héros de *La Fusée*. Qui n'a pas, tapis au fond de ses rêves d'enfant, sa mouffette martyre, sa grenouille explosée, son raton-laveur pris au piège de la conscience? Mais c'est une chose d'arracher les pattes d'un crabe vivant et une autre d'enfoncer à coups de poing le visage d'un être humain. Capable de beautés, l'écriture de Davidson ne se limite heureusement pas au constat de cette violence dont les manifestations nous accompagnent du landau à la tombe. Car, sinon, ce ne sont pas quelques pages que j'aurais sautées, mais le livre entier, aussi sûrement que je ferme ma télé aux vieilles reprises du *Massacre à la tronçonneuse*.

Collaborateur du Devoir

UN GOÛT DE ROUILLE
ET D'OSCraig Davidson
Traduit (au choix) de l'américain
par Hélène Fournier ou de l'anglais
(Canada) par Anne Wicke
Albin Michel
Paris, 2006, 292 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Un mot de Cézanne

Gilles
Archambault

Il y a des correspondances d'écrivains qu'on lit avec gourmandise à cause du style dans lequel elles sont écrites. Ce ne sont pas seulement les faits qui nous intéressent mais aussi le ton sur lequel ils nous sont racontés. Ainsi celles de Flaubert, de Stendhal, de Diderot ou d'Alexandre Vialatte.

Paul Cézanne n'est pas des leurs. Dans son adolescence, il avait rêvé de devenir écrivain, comme en font foi de nombreuses lettres échangées avec Emile Zola, qu'il avait connu à Aix-en-Provence. John Rewald, spécialiste de l'œuvre du peintre, a d'ailleurs cru bon de joindre aux missives de Cézanne celles de l'auteur de *Nana*. On y voit un adolescent, amateur de poésie, poète lui-même, auteur de vers à la naïveté consternante. Leur amitié ne cessera que lorsque le peintre croira se reconnaître dans le Claude Lantier de *L'Œuvre*. La rupture sera franche et totale. Ce qui ne l'empêchera pas de pleurer à la mort du romancier.

Ce choix de lettres est constitué pour une bonne part de l'échange Zola-Cézanne. On y remarque la constante attention que porte l'auteur des Rougon-Macquart aux demandes d'aide financière de son ami. Peu à peu, une distance s'établit entre les amis, qui ne s'explique pas seulement par le fait que le romancier obtient à Paris des succès en littérature et au théâtre, qu'il s'illustre dans l'affaire Dreyfus pendant que la renommée tarde à poindre pour Cézanne.

D'une sévérité
à peu près totale

C'est selon moi dans la seconde partie de la correspondance réunie ici que le livre prend son intérêt. Cézanne est un travailleur acharné. Jusqu'à sa mort survenue à 67 ans en 1906, il sera à la tâche, refusant de croire en son génie. Au contraire, il se bat contre une santé de plus en plus chancelante, refusant le repos. Dix jours avant sa mort, il écrit à son fils: «*Système*

nerveux très affaibli, il n'y a que la peinture à l'huile qui puisse me soutenir. Il faut poursuivre. Je dois donc réaliser d'après nature. — Les esquisses, les toiles, si j'en faisais, ne seraient que des constructions d'après nature, basées sur les moyens, les sensations et développements suggérés par le modèle, mais je dis toujours la même chose.»

Les jours, les semaines précédents, Cézanne quittait son atelier, à la recherche d'une vérité qu'il estime ne jamais trouver. Trois jours avant sa mort, sa sœur Marie écrit au fils Cézanne: «*Il est resté exposé à la pluie pendant plusieurs heures lundi; on l'a ramené sur une charrette de blanchisseur et deux hommes ont dû le monter dans son lit. Le lendemain, dès le grand matin, il est allé au jardin de l'atelier travailler à un portrait de Vallier sous le tilleul; il est revenu mourant.*»

Point n'est besoin d'être fervent amateur de peinture pour trouver fascinantes les lettres dans lesquelles Cézanne parle de son art. Suffirait une curiosité pour toute création. Le peintre s'y montre parfois attentif, parfois tendre, parfois féroce. S'il n'a pas pour sa propre peinture des jugements le moins complaisants, il est pour ses contemporains d'une sévérité à peu près totale. Jamais théoricien, pragmatique mais avec une conviction acharnée, il illustre mieux que tout autre que la réussite en art est affaire de travail. Sa route a été parsemée d'embûches. Combien de fois n'a-t-on pas refusé ses toiles au Salon de Paris? Deux ans avant sa mort, il écrit à Emile Bernard, son ami: «*Je procède très lentement, la nature s'offrant à moi très complexe: et les progrès à faire sont incessants.*» Quand on pense aux gribouilleurs qui vous entretiennent d'un air compassé de leur écriture!

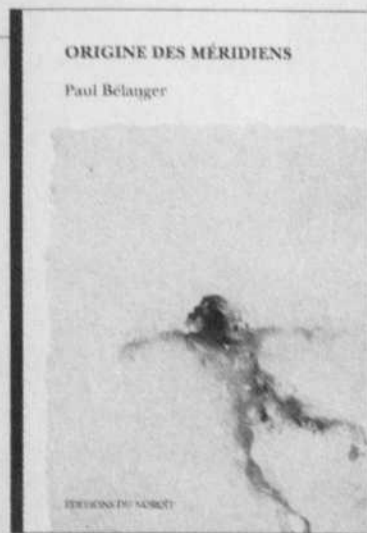
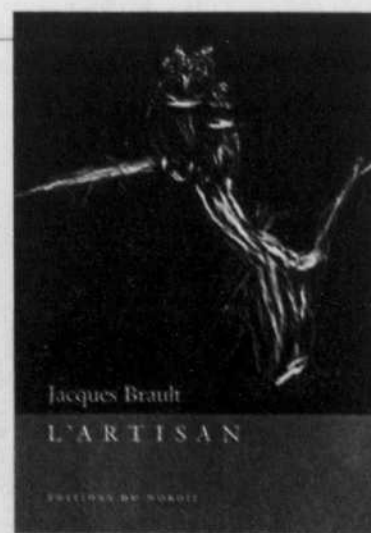
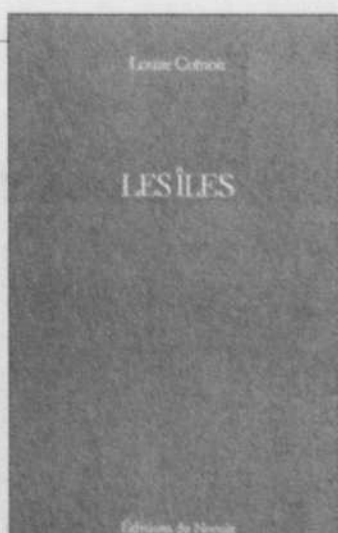
Collaborateur du Devoir

CORRESPONDANCE

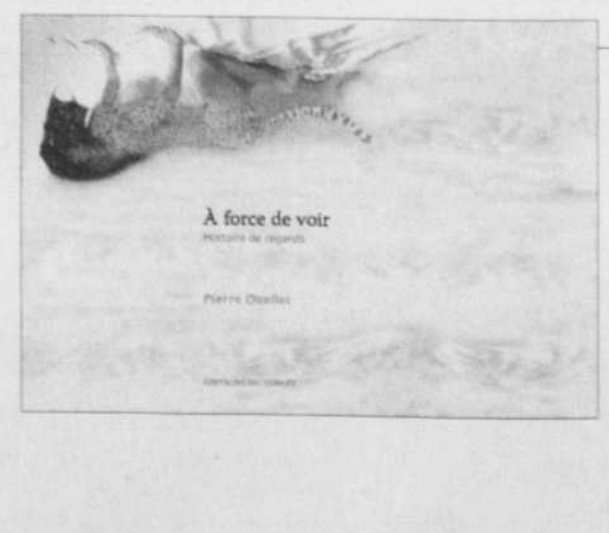
Paul Cézanne
Grasset, «Les cahiers rouges»
Paris, 2006, 420 pages

Finalistes au Prix du Gouverneur Général

Poésie

Paul Bélanger
Origine des méridiensJacques Brault
L'ArtisanLouise Cotnoir
Les Îles

Essais

Pierre Ouellet
À force de voirLes Éditions du **Noroît**
www.lenoroit.comVenez rencontrer nos auteurs au Salon du livre de Montréal,
stand 403

LITTÉRATURE

LETTRES FRANCOPHONES

À propos de la beauté du monde

Édouard Glissant se confie au sujet
d'Une nouvelle région du monde

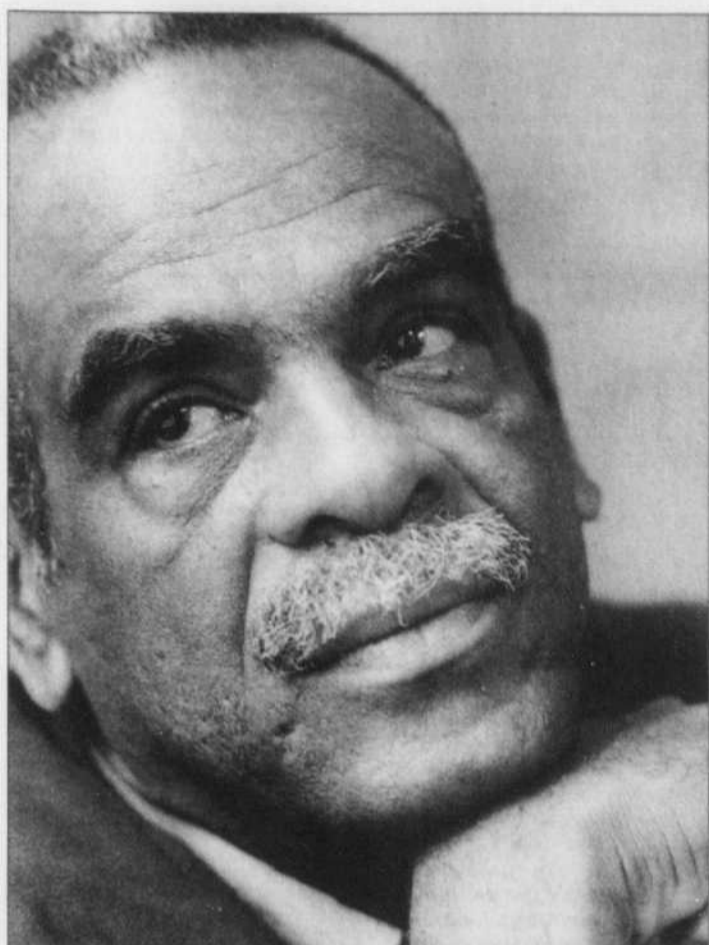
LISE GAUVIN

Après les «Poétiques», dont le cinquième tome, intitulé *La Cohée du Lamentin*, a paru en 2005, voilà qu'Édouard Glissant entreprend dans *Une nouvelle région du monde*, sous-titré *Esthétique 1*, une vaste méditation traversée de questions et de points de suspension sur la beauté du monde. Méditation animée par une sorte de vertige et de tremblement devant les œuvres de langage produites par l'homme, mais aussi devant l'inattendu des humanités, qui fondent le réel et forment ce que Glissant appelle «la quantité réalisée de toutes les différences du monde». Car la beauté, pour l'écrivain, est «le réceptacle secret de toutes les différences» qu'elle «annonce à qui veut savoir». On retrouve dans cet ouvrage quelques-uns des concepts clés de Glissant articulés à une réflexion sur cette «nouvelle région du monde» dans laquelle nous sommes invités à entrer.

Rencontré à Paris au moment de la sortie du livre, Glissant précise que «la région est nouvelle parce que c'est la région dans laquelle certains de nous sont entrés déjà, Rimbaud et beaucoup d'autres individus, mais c'est une région dans laquelle nous sommes amenés à entrer tous ensemble. C'est-à-dire dans laquelle nous devons mettre en rapport nos différences sans que ces différences entraînent des catastrophes. Ces différences en nous et pour nous signalent la beauté du monde». Quand je lui demande si la notion de beauté, qui revient à la manière d'un leitmotiv dans l'ouvrage, ne serait pas un nouvel avatar de l'Être, que Glissant a toujours récusé, il me répond qu'au contraire, ces différences «réalisent une densité qui peut être tremblante, non achevée, mais qui n'a rien à voir avec une transcendance».

Cette nouvelle région serait-elle alors le résultat d'une évolution, de la fin d'une ère et du commencement d'une autre époque, bref d'un passage du temps? Non plus, car «l'évolution caractérise une réalité, une entité logique, harmonieuse, consécutive. Notre rapport au monde et le monde lui-même sont imprévisibles, imprédictibles. Il est possible que la fin du monde soit là, d'une manière peut-être climatologique, ou géologique, ou thermique [...], mais ce n'est pas ce qui doit constituer une obsession pour l'imaginaire humain. Ce que l'imaginaire humain doit apprendre à apprivoiser, c'est l'idée que la beauté du monde naît des différences. C'est cette idée que nous n'avons pas encore explorée ni mise à nu.» Et Glissant d'ajouter: «La différence, ce n'est pas ce qui nous sépare. C'est la particule élémentaire de toute relation. C'est par la différence que fonctionne ce que j'appelle la Relation, avec un grand R.»

Dans le domaine de l'art, l'essayiste évoque la beauté des œuvres préhistoriques, dont il dit qu'elle est inexplicable. Il désigne cet art comme un art de «liaisons magnétiques», auquel aurait succédé un art utilitaire. Dans l'histoire de tous les arts et de toutes les cultures, ajoute-t-il, «il y a la nostalgie de ce moment primordial — et non pas primitif — où le même était en rapport avec l'autre. Le même qui était l'habitant des cavernes, par exemple, son autre ce n'était pas un autre, son autre, c'était l'animal et l'entour. Dans ce sens, quand il rencontre l'autre et que commencent les guerres, et que commence la vie de société, il abandonne la tentative de fusion et de communion avec l'autre qui était l'animal et l'entour pour entrer dans les vicissitudes de la



L'écrivain martiniquais Édouard Glissant

vie en société et peut-être de l'histoire. C'est-à-dire dans la relation avec un autre, avec un autre qui serait semblable à lui-même.»

«Quand Rimbaud dit: "Il faut se faire voyant", il dit qu'il faut être capable de voir ce moment de fusion primordiale. Et je pense qu'on a essayé, à force de réglementation du beau, d'oublier ce moment. Peut-être qu'on y revient maintenant parce que cela me paraît de plus en plus évident, parce que la relation purement sociale et historique, c'est-à-dire la relation entre communautés, est parvenue à un paroxysme incroyable. Et aussi parce que la relation à l'autre de la nature, l'autre de l'arbre, l'autre de la forêt, est parvenue à un point d'oscillation et de déséquilibre intolérable. La sensibilité des humanités est exacerbée par cela et peut-être que cela nous sert aussi à mieux percevoir la nature de la beauté du monde.»

Beau et beauté

Glissant fait la différence entre la beauté, toujours variable, et le beau, qui suppose un certain nombre de règles. Le beau existe-t-il en dehors de la subjectivité? La notion de beau ne suppose-t-elle pas un regard, un jugement? Elle suppose plutôt, selon lui, «l'existence en nous de traces de cette relation primordiale et de cette tentative de connivence avec un autre qui ne serait pas l'autre, mais l'environnement, la nature, les animaux... Le beau est un produit social. La beauté est une aspiration de chacun. C'est la grande différence. On n'aspire pas au beau, mais on le conçoit et on le fabrique. L'esthétique au sens traditionnel, c'est la science de cette fabrication. Mais l'esthétique, pour moi, c'est la divination de cette relation de connivence.»

À la différence des arts premiers, les arts utilitaires sont «des arts qui servent à affirmer la singularité, l'exceptionnalité d'une communauté donnée. Des arts qui excluent toute participation d'une autre communauté.» Un exemple d'art utilitaire serait l'art religieux.

Reprenant la distinction entre langue et langage, l'essayiste écrit que «le langage s'efface parfois, mais le langage qui porte une œuvre

des langues elles-mêmes, Glissant répond qu'il est impossible de faire des prédictions dans ce sens. Il tient toutefois à réaffirmer que c'est toujours triste quand une langue meurt: «S'il y a une seule manière de dire l'eau, c'est une terrible limitation de l'imaginaire humain. Si tout le monde dit "water", ce n'est plus un élément de relation entre l'homme et le monde, mais un élément de codification. Par conséquent, il faut défendre de toutes ses forces la diversité des langues et se battre de toutes ses forces contre la disparition des langues.»

Quant à la francophonie, Glissant la décrit comme un dérivé du rapport colonisateur-colonisé, mais surtout comme une collectivité difficile à définir, dont l'un des enjeux est de se situer par rapport à d'autres collectivités tout aussi problématiques, comme le Commonwealth. «Ce sont des questions sur lesquelles il faut avoir une pensée tremblante, une pensée qui ne décide pas une fois pour toutes, qui ne tranche pas, et qui ne s'établit pas sur des principes qui deviendraient des lois.»

Vibrant hommage aux «créatures d'art» qui «informent le réel et le composent», ce dernier essai de Glissant oblige à revoir le chaos-opéra dans lequel nous sommes tous plongés comme un nouveau défi lancé à l'imaginaire des humanités.

Collaboratrice du Devoir

UNE NOUVELLE RÉGION
DU MONDE
ESTHÉTIQUE 1
Édouard Glissant
Gallimard
Paris, 2006, 217 pages

persiste et dure». Ou, dans une autre formule: «Les langues établissent, les langages situent.» À la question de savoir jusqu'à quel point les effets de la créolisation — ceux, par exemple, qui résultent des nouveaux «codes de complexité» créés dans les banlieues parisiennes — peuvent affecter la durée de vie

PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes : Du 24 au 30 octobre 2006

ROMAN

- 1 À TONNEAU OUVERT
Kathy Reichs (Robert Laffont)
- 2 MES AMIS, MES AMOURS
Marc Levy (Robert Laffont)
- 3 UN TOURBILLON DE NEIGE T. 2
Diana Gabaldon (Libre Expression)
- 4 CONTES DE VILLAGE : COFFRET
Fred Paltrin (Planète Rebellé)
- 5 LA TOUCHE ÉTOILE
Benlita Groult (Grisaie)
- 6 LES BREVILLANTES
Jonathan Littell (Gallimard)
- 7 POUR RALLUMER LES ÉTOILES
Dominique Demers (Québec Amérique)
- 8 LIGNES DE FAÏLLE
Nancy Huston (Laméac)
- 9 IL FAUT QU'ON PARLE DE KEVIN
Lionel Shriver (Belfond)
- 10 LLOUIS QUI TOMBE TOUT SEUL
Mathieu Smeard (Stanké)

LIVRE DE POCHE

- 1 AMOS DARAGON T. 12: FIN DES DREUX
Bryan Perro (Intouchables)
- 2 ZOOMBIRA T. 1: LABYRINTE DES...
Richard Pett (Boomerang)
- 3 AVANT LE GEL
Henning Mankell (Points)
- 4 UN PETIT PAS POUR L'HOMME
Stéphane Compiere (Québec Amérique)
- 5 MINI ATOMIX T. 1 : PRYS DE MÔLE
De Bergeron (Lancôté)
- 6 LE PARFUM
Patrick Suskind (Livres de poche)
- 7 UN PEU DE FATIGUE
Stéphane Bourguignon (Québec Amérique)
- 8 VOUS REVONR
Marc Lévy (Pocket)
- 9 ENSEMBLE C'EST TOUT
Anna Galvate (L'Al Lu)
- 10 MARIE LABADIE: SECRET DU CAHIER
Marie-Denise Croteau (Dominique & cie)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 Y'A DES MOMENTS SI MERVEILLEUX
Dominique Michel (La Semaine)
- 2 AU PIED DE COCHON
Martin Picard
- 3 CUISINER AVEC LES ALIMENTS...
Richard Béliveau / Denis Gingras (Trécarré)
- 4 NOTRE AFRIQUE
Lucie Pagé (Libre Expression)
- 5 NOM DE CODE: MACHOUETTE
Daniel LeBlanc (Libre Expression)
- 6 SÉLECTION CHARTIER 2007
François Chartier (La Presse)
- 7 NUTRITION, SPORT ET PERFORMANCE
Collectif (Galo Plain Air)
- 8 GUIDE DE L'AUTO 2007
Collectif (Trécarré)
- 9 CHAPEAUX FÉLIX
Artistes variés
- 10 NUTRITION GOURMANDE: PROPOS ET...
Isabelle Hunt / Thierry Danzins (Publieur)

NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- 1 MARY MARY
James Patterson (Warner Books)
- 2 STATE OF DENIAL: BUSH AT WAR
Bob Woodward (Simon & Schuster)
- 3 THE SIXTH FAMILY: THE COLLAPSE
L. Lamotte / A. Humphreys (J. Wiley & So)
- 4 THE LINCOLN LAWYER
Michael Connelly (Warner Books)
- 5 THE DEVIL WEARS PRADA
Lauren Weisberger (Random House)
- 6 THE CAMEL CLUB
David Baldacci (Warner Books)
- 7 DECEPTION POINT
Dan Brown (Simon & Schuster)
- 8 UZ BY UZ
Neil McCormick / UZ (Morrow / Avon)
- 9 PREDATOR
Patricia Cornwell (Berkley)
- 10 RUNNING WITH SCISSORS
Augusten Burroughs (St. Martin's Press)

LIBRAIRIE BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

Nouvel arrivage

Mithra-mythe éditeur

- Paul Émile Borduas

Le refus global, 1948

- Paul M. Lapointe

Le vierge incendié, 1948

- Paul Émile Borduas

Projections libérantes, 1949

Pour plus d'information :

514-522-8848 1-888-522-8848

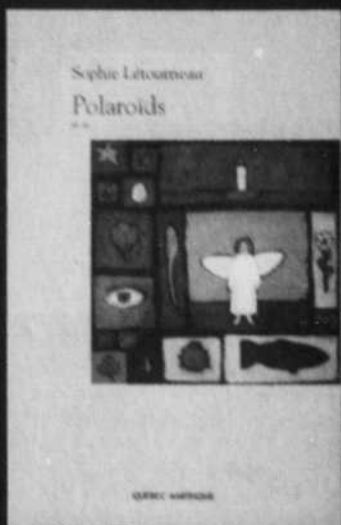
bonheurdoccasion@bellnet.ca

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

POLAROÏDS

Sophie Létourneau



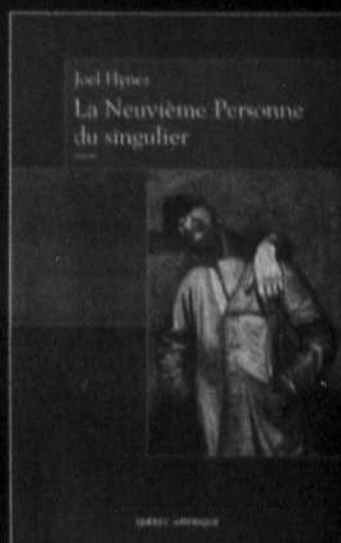
Quarante récits de la mémoire du corps. De l'inconfort des petites maladies au rêve d'un corps de beauté, des amours mal placés et des petites morts aux baisers volés et aux grandes espérances.

QUEBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

LA NEUVIÈME PERSONNE DU SINGULIER

Traduction de Sylvie Nicolas

Joel Hynes

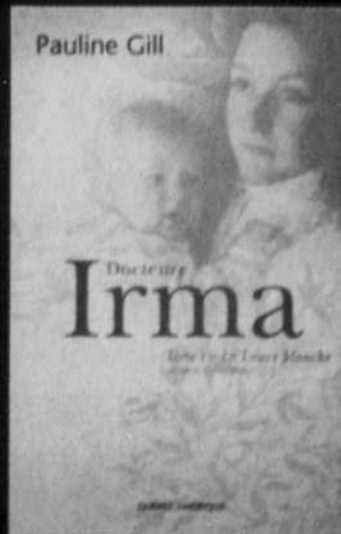


Joel Hynes est terre-neuvien. Ce n'est donc pas un hasard si Keith Kavanagh, son personnage, porte la force des grandes marées, la brutalité des vents nordiques, l'infinie douceur de l'effleurement, le vertige de la chute et le désir tout simple d'être, sans plus.

QUEBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

DOCTEURE IRMA TOME 1 - LA LOUVE BLANCHE

Pauline Gill



Un poignant roman historique qui dévoile la vie d'Irma LeVasseur, la première femme canadienne-française à avoir exercé la médecine au pays, la fondatrice de l'Hôpital Sainte-Justine.

QUEBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

ESSAIS

ESSAI-TÉMOIGNAGE

Robert Jolicœur, le curé hyperactif

LOUIS CORNELIER

Prêtre dans la région de Sherbrooke depuis plusieurs années, Robert Jolicœur a intrigué les médias il y a quelques années. C'était pour une bonne raison: son église, contrairement aux autres, était pleine le dimanche. Que faisait-il de si particulier pour accomplir pareil exploit? Rien de spécial, en fait, sinon qu'il était, comme il le dit lui-même, «chaleureux» et soucieux d'«être à la fois prêtre et totalement dans la modernité».

Dans un essai-témoignage intitulé *Le Pari du cœur*, le curé se raconte. Né à Montréal, en 1948, dans une famille dont le père était «brouillé avec les curés», le jeune Jolicœur, «ivre de lettres françaises», sentira l'appel. Il aura des déceptions, se remettra en question, se fera même accuser, dans les années 1960, d'être «trop traditionaliste», mais une retraite à Saint-Benoît-du-Lac, en 1970, le convaincra que sa vocation est bel et bien la prêtrise. En 1972, étudiant et militant à l'Université de Sherbrooke, il prendra un

«virage moderne» et troquera «une vie intérieure» intégriste «pour une vie intérieure "incarnée"». Reçu prêtre en 1976, il se fera un devoir, par la suite, de bousculer l'Église tout en l'aimant.

«Homme de rencontres» plutôt qu'«homme de théories», Jolicœur, pour raconter son parcours, a choisi la forme du florilège d'anecdotes. Enseignant dans une école secondaire, animateur de radio et curé de paroisse, le prêtre ne refuse aucune des tâches qui lui permettent de transmettre le message du Christ et, sur les traces de ce dernier, il apprécie particulièrement la fréquentation des petites gens et des éclopés. Il partage avec nous les grâces que lui ont valu ses rencontres avec des prisonniers, des malades mentaux, des prostituées, des jeunes et des vieillards blessés, et tous ceux que les obstacles de la vie ont amenés vers lui.

Homme d'Église engagé qui dénonce le bellicisme de l'équipe Bush, le système économique actuel «qui traite la masse des gens comme s'ils étaient en trop» et les manœuvres du gouvernement Charest dans le

projet Orford, Jolicœur est néanmoins plus à l'aise dans le registre intime. Il se définit d'ailleurs comme un homme de cœur plus que de raison, et on ne le contredira pas là-dessus.

Généreux et compatissant avec les âmes inquiètes qui se confient à lui, Jolicœur tient aussi à rendre hommage à quelques privilégiés qui contribuent à ses bonnes œuvres et salue, au passage, le célèbre Garou, ami des aînés, apprend-on ici. Quand il traite de «l'extraordinaire histoire du petit Jeremy», toutefois, le prêtre devient carrément cucul. Bien sûr que le petit chanteur a des mérites, mais fallait-il vraiment nous servir cette niaiserie selon laquelle il faut être à l'écoute des rêves des enfants qui nous en apprennent tant? L'esprit d'enfance chanté par le christianisme ne devrait pourtant pas être confondu avec la complaisance régressive. De la même façon, celui qui affirme avoir «toujours essayé d'aider les gens à ne pas avoir une religion infantile» tape sur les nerfs quand il parle de lui à la troisième personne. À un prisonnier, par exemple, il

demande: «Est-ce que tu voudrais que Robert te bénisse?» Devant un tel paternalisme infantilisant, j'aurais répondu non.

Ces quelques réserves, toutefois, ne devraient pas nous faire regarder de haut l'œuvre de Robert Jolicœur, un prêtre apprécié, voire aimé, par ses paroissiens. «L'Église d'aujourd'hui, écrit-il, a donc un problème de langage: elle a de la difficulté, et même une certaine crainte, à dire Dieu dans le monde contemporain.» Les audacieux en son genre, qui tentent de renverser cette situation avec un enthousiasme contagieux, sont une denrée trop rare pour qu'on ne les traite pas avec respect.

Collaborateur du Devoir

LE PARI DU CŒUR

Robert Jolicœur
Les Presses de la Renaissance
Paris, 2006, 288 pages

ESSAI

Contre le foot

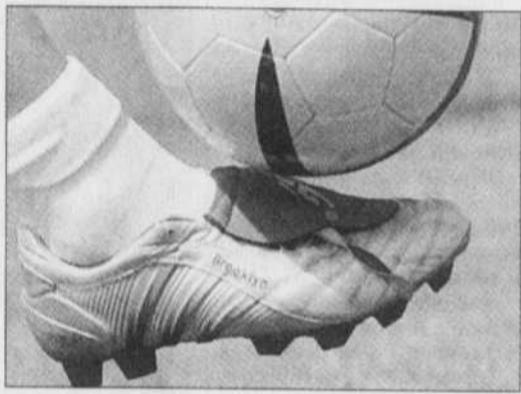
LOUIS CORNELIER

On entend souvent dire, au Québec, que le football — notre soccer —, contrairement au hockey par exemple, serait un sport doux, sain et civilisé. Partout dans le monde, on s'exalte surtout sur son caractère universel, voire égalitaire. Dans *Le Football, une peste émotionnelle*, le sociologue Jean-Marie Brohm et l'architecte-philosophe Marc Perelman réfutent avec énergie cette «idolâtrie du ballon rond».

Partisans de la théorie critique du sport — un courant freudo-marxiste développé dans les thèses de Reich, Fromm, Adorno, Horkheimer et Canetti —, les deux essayistes insistent sur «la nature belliqueuse originale du football, sa logique mercantile et ses fonctions politiques réactionnaires». Le sport-spectacle, selon eux, est indissociable de la corruption, de la tricherie, des violences multiformes, du dopage et du racisme. «À tous les rêveurs impénitents qui distillent à longueur d'années la mélasse populiste [...], nous avons mis le nez dans la boue des stades, où pataugent de nombreux acteurs pas toujours très propres.»

Ferraillant, dans ces pages féroce-ment critiques, contre des intellectuels et artistes comme Edgar Morin, Pascal Boniface, Max Gallo, Christian Bromberger, Alain Ehrenberg, Alain Finkielkraut, Jean-Luc Godard, Ken Loach et Bernard Pivot, qui soutiennent la thèse d'une nature pure et populaire du foot qui serait menacée par certaines dérives, Brohm et Perelman se font les défenseurs de la thèse du «sport opium du peuple» qui engendre «la massification régressive des émotions», «une infantilisation permanente de toutes les classes d'âge» et «une intoxication idéologique qui sature tout l'espace public». Il est dans la nature même du foot, selon eux, d'être violent, fractionnel et abrutissant. Croire le contraire, ajoutent-ils, c'est s'illusionner.

Qualifié de «critique fondamentaliste du sport de com-



DARREN STAPLES REUTERS

Selon Brohm et Perelman, il est dans la nature même du foot d'être violent, fractionnel et abrutissant.

pétition» par le gauchiste Daniel Bensaid, Brohm ne vacille même pas. Avec son collègue Perelman, il signe un ouvrage décapant et très dérangeant pour les amateurs qui, comme moi, sont bien conscients des perversions qui affectent cet univers mais croient encore possible une certaine éthique du sport. Mènerions-nous un combat perdu d'avance? La naïveté, en tout cas, nous est désormais interdite.

Collaborateur du Devoir

LE FOOTBALL, UNE PESTE ÉMOTIONNELLE

Jean-Marie Brohm et Marc Perelman
Folio actuel (inédit)
Paris, 2006, 400 pages

DICTIONNAIRE

Du Moyen Âge philosophique

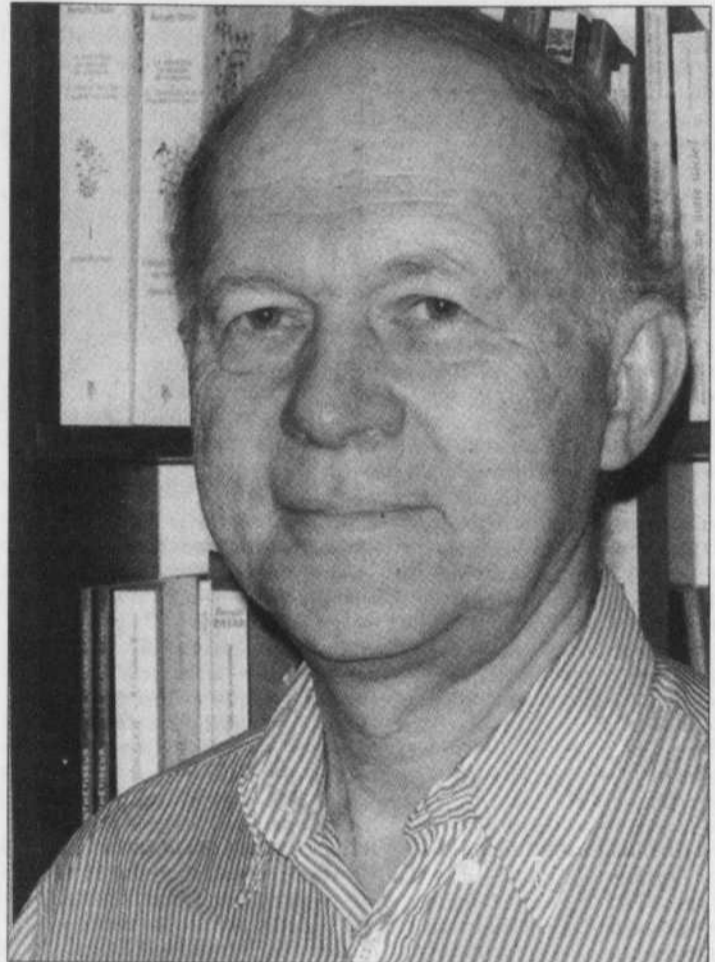
LOUIS CORNELIER

Les historiens de la philosophie ne sont pas très portés sur le Moyen Âge. Ils le considèrent, la plupart du temps, «comme un salmigondis d'embrouilles théologiques où la pensée rationnelle a bien peu sa place», écrit le médiéviste Benoît Patar dans la deuxième édition, entièrement revue et augmentée, de son *Dictionnaire des philosophes médiévaux*. C'est pourtant au cours de cette période, ajoute-t-il, «qu'apparaît la véritable notion de philosophie» puisque, même chez Platon et Aristote, «subsiste toujours une certaine pénétration de la démarche religieuse et du discours philosophique».

Trésor d'érudition, de rigueur et d'originalité, ce *Dictionnaire...* devrait en convaincre même les plus sceptiques. Patar, en effet, n'a pas ménagé ses efforts afin de nous introduire à la richesse philosophique de cette période de l'histoire. Chacune des entrées — elles portent autant sur des philosophes, des savants et des traducteurs que sur des auteurs de l'Antiquité tardive et sur quelques auteurs spirituels et littéraires — présente des éléments de biographie, une synthèse de la pensée et une solide bibliographie. Le travail abattu par le philosophe pour réaliser cet imposant document est tellement considérable qu'on se demande comment il peut être le fait d'un seul homme. Vraiment impressionnant.

Il s'agit, bien sûr, d'un ouvrage savant, mais — ô surprise — rédigé dans une langue gracieuse et souple tout à fait accessible. Les explications de Patar, en effet, actualisent la pensée médiévale et rendent justice aux passionnantes découvertes et polémiques qui l'ont animée. L'auteur, à l'occasion, se permet même quelques traits d'humour.

Du grand Thomas d'Aquin, par exemple, il écrit qu'il «n'avait rien d'un ange» puisque, «de taille très grande et de forte corpulence, on le remarquait partout où il passait». Il dira aussi du Docteur Angélique qu'il fut «le premier véritable philosophe de l'histoire» parce qu'on lui doit «la distinction entre philoso-



SOURCE FIDES/PRESSES PHILOSOPHIQUES

Le médiéviste Benoît Patar

phie et théologie», qu'il considérait «comme deux sciences faisant appel, dans leur sphère propre, à la rationalité». Il mentionnera, pour montrer l'actualité de l'Aquinat, que ce dernier considérait la pauvreté comme «une entrave au développement moral et spirituel» lorsqu'elle n'est pas consacrée ou voulue et qu'il revendiquait «les droits de la conscience». Dans une belle formule, il résumera, enfin, la mauvaise réputation faite à l'illustre dominicain: «Même si le Docteur Angélique est parfaitement conscient du caractère blessé de la nature humaine et de la création, il reste résolument attaché à l'espérance des choses. On est fort loin d'une philosophie du désespoir ou d'un dolorisme janséniste.»

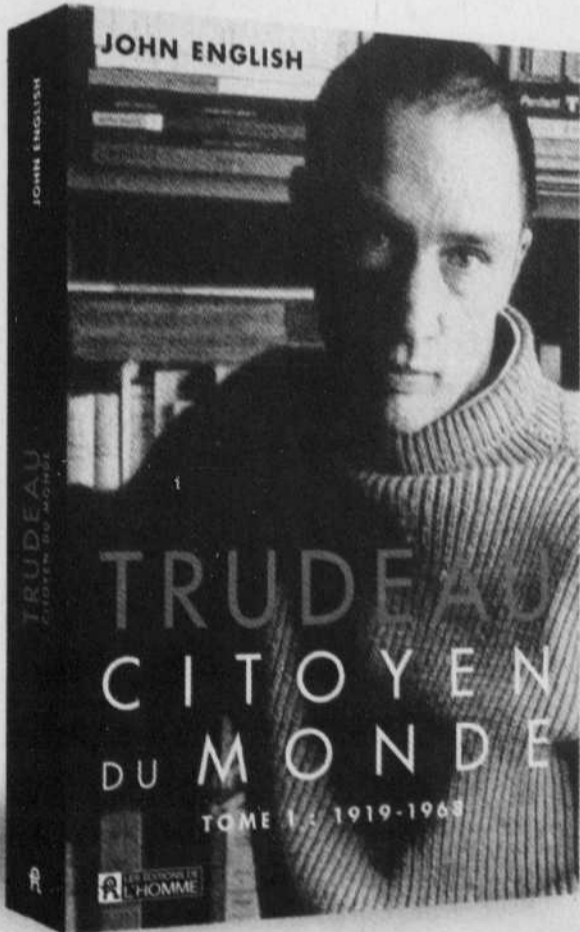
Tout, dans cet ouvrage majestueux, est de la même eau, limpide et rafraîchissante. Le Moyen Âge philosophique, nous apprend Patar, fut bien sûr souvent religieux, mais ce fut aussi une fête de l'intelligence rationnelle. Il faut au moins en dire autant de cette brillante synthèse, saluée par le philosophe Michel Onfray au moment de sa première édition.

Collaborateur du Devoir

DICTIONNAIRE DES PHILOSOPHES MÉDIÉVAUX

Benoît Patar
Fides/Presses philosophiques
Montréal, 2006, 866 pages

Connaissez-vous vraiment cet homme ?



Trudeau :
Citoyen du monde
Tome I : 1919-1968

Premier ministre de 1968 à 1984, Pierre Elliott Trudeau, figure flamboyante et controversée, intrigue les Canadiens et retient l'attention internationale comme nul autre dirigeant canadien n'a pu le faire. Le premier tome de cette biographie nous permet de suivre son cheminement de sa naissance, en 1919, à son élection en tant que premier ministre, en 1968.

John English explore la personnalité et la vie de Trudeau au-delà des archives publiques et des portraits sommaires qui avaient été faits jusqu'à maintenant. Il fournit au lecteur tous les éléments contextuels qui ont pu faire défaut aux biographies déjà existantes.

www.edhomme.com

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

QUÉBEC/MONTREAL

Les Éditions du Noroît

35 ans de poésie



www.noroit.com

Prix
Alfred-Desrochers
2006

Paroles pour un voyageur
Hugues Corriveau



L'AGENDA
LE DEVOIR

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Grandeur et misère de l'ambivalence



Louis Cornélius

Les intellectuels québécois fédéralistes de haut vol ne courent pas les rues. L'intransigent Trudeau et le modéré Ryan, hier encore, assumaient cette fonction avec un certain panache. Leurs héritiers, aujourd'hui, se nomment Stéphane Dion et André Pratte, deux zélés qui parviennent mal à susciter de l'enthousiasme pour leur cause. L'historien Jocelyn Létourneau, auteur de *Que veulent vraiment les Québécois?*, le reconnaît: «De manière générale, la cause canadienne et la cause fédéraliste, qui sont souvent confondues ou appariées dans l'esprit populaire, n'obtiennent plus au Québec la faveur des gens, mais seulement leur réserve.» Constatant, de même, que, «hormis quelques intervenants connus dont l'affiliation politique est indubitable, les fédéralistes ne participent plus aux discussions ou ne le font que de manière discrète», il a résolu d'entrer franchement dans le débat national et de venir à la rescousse de ses congénères essayés.

Sa lecture de notre histoire est contestable, mais elle brille néanmoins par son intelligence et sa sensibilité

Historien original et essayiste brillant, Létourneau n'entend toutefois pas emprunter les gros sabots de Dion et Pratte pour défendre sa cause. Fondée sur une interprétation inédite du parcours historique des Québécois, sa prise de position transforme l'adhésion à la banale rationalité instrumentale (le Canada nous sert, surtout sur le plan économique) en un chant pour la fidélité au génie de nos ancêtres.

Avec *Que veulent vraiment les Québécois?*, Létourneau prétend en effet se livrer à une exploration honnête et compréhensive de «l'intention nationale qui traverse l'histoire du Québec». Selon lui, cet effort intellectuel est nécessaire parce que, jusqu'à maintenant, «on ne s'est pas astreint à penser la communauté politique québécoise pour ce qu'elle fut réellement et de la façon dont elle s'est spécifiquement construite, présentée et réalisée dans l'histoire». On a plutôt voulu lui imposer des modèles théoriques qui la jugeaient à partir d'un idéal tendancieux — la marche vers la souveraineté —, ratant ainsi une réalité originale qui fait sa grandeur.

L'expérience de l'ambivalence

Pour Létourneau, en effet, l'intention politique nationale du Québec est caractérisée, depuis le début et tout au long de l'histoire, par

«la recherche d'un positionnement politique original entre quatre vecteurs d'être», soit «le désir de refondation, le souci de continuité, l'envie de collaboration et la volonté d'autonomisation». Foin, donc, de toutes ces thèses sur la nation empêchée ou sur le devenir avorté du pays québécois! Ce que dit notre histoire à ceux qui l'étudient vraiment pour ce qu'elle est, c'est que «la revendication prudente», «la forme d'un patriotisme circonspect et celle d'un affirmationnisme réfléchi» ont su nous fournir «une voie de passage vers l'avenir qui se situe quelque part entre la volonté de détachement et le désir de rattachement» et qu'il faudrait être ingrat ou dogmatique pour ne pas le reconnaître. «L'ambivalence des Québécois, précise Létourneau, n'a rien d'une essence. Elle est une expérience du Soi dans le temps qui s'est ainsi conformée par nécessité, par choix, par occasion saisie dans la dynamique du moment, par imposition et par obligation. Le passé ne s'efface nullement garant de l'avenir.» Mais il est néanmoins, ce passé, porteur d'éclairantes leçons qui peuvent nous aider, selon le titre d'un précédent essai de Létourneau, à «passer à l'avenir».

À l'époque de la Nouvelle-France, l'ambivalence de nos ancêtres s'exprime déjà «dans l'entrelacs du Soi avec et contre l'Autre», dans ce cas les autochtones et la mère patrie. À la Conquête, la même logique s'applique: les références françaises sont valorisées (la langue, le catholicisme et les lois civiles), mais les avantages de la britannicité (*habeas corpus*, liberté de presse et parlementarisme) sont intégrés avec enthousiasme. Les rébellions de 1837-38 marquent un moment de crise aiguë, mais, selon Létourneau, «le mouvement patriote radical est minoritaire» et domine encore à cette époque le projet modéré de «résistance subtile» incarné par Étienne Parent.

L'Acte d'union de 1840 fait mal aux Québécois, mais il ne les enferme pas dans la survivance. Le «beau risque» de LaFontaine s'inscrit toujours dans l'intention nationale qui traverse notre histoire en ce qu'il «lui permet de conjurer [...] son désir de collaboration et son souci de distanciation». Dans le même sens, le pacte fédéral de 1867 sera accepté par une majorité de Franco-Québécois parce qu'il «permet au groupement d'éviter l'uniformisation de la cité universelle (crainte de l'anonymat) tout autant que le péril du provincialisme (crainte de la marge) en même temps qu'il leur concède le droit à l'égalité (souci de normalisation) et à l'identité (volonté de distinction)».

Dans un jargon créé pour les besoins de sa démonstration, Létourneau appelle «canadianité» cette ambivalence canado-québécoise. Elle deviendra «québécoité» à



Jocelyn Létourneau

partir des années 1960. L'historien l'oppose à la «canadianisation» (une sorte de fédéralisme unitaire), à la «canadiennisation» (terme qui désigne le projet civique et postnational trudeauiste), à la «québécoisation» (le projet indépendantiste démocratique) et à la «québécoité» (un indépendantisme romantique à la Félix Leclerc ou à la Pierre Perrault).

Un paradigme épuisé

Il est clair que, pour Létourneau, l'intention qui domine notre histoire nationale est celle de la canadianité sans canadiennisation ou canadiennisation et de la québécoité sans québécoisation. Il va même jusqu'à affirmer que le fort résultat du OUI en 1995 s'explique par la présence de Bourcier, le «réformiste raisonnable», à la tête des troupes et par l'obligation de partenariat avec le Canada. Provocateur et mesquinement paternaliste, il ajoute que les Québécois ont mollement réagi à la Loi sur la clarté parce qu'«ils n'ont pas le désir que leur appui réel ou éventuel au projet souverainiste soit

interprété comme un consentement de leur part à la réalisation effective de la souveraineté!»

Il faut du génie pour faire de l'ambivalence et de l'«opportuniste circonstanciel» des vertus politiques nationales, et Jocelyn Létourneau en a. Sa lecture de notre histoire est contestable, mais elle brille néanmoins par son intelligence et sa sensibilité. Je ne suis pas loin, d'ailleurs, de la partager, à une réserve près. J'accepte de reconnaître que l'intention nationale du Québec ait été réformiste et ambivalente, qu'elle soit notre honneur et qu'elle nous ait, somme toute, bien servis jusqu'aux années 1970.

Depuis lors, toutefois, ce paradigme me semble épuisé et stérile parce qu'il est privé de vis-à-vis qui le partage au moins partiellement. L'ambivalence est un jeu qui se joue à deux et le Canada anglais a cessé de jouer. Pour reprendre les termes du philosophe Michel Seymour, je dirais que le fédéralisme d'ouverture, qui nous permettait un souverainisme tranquille du même genre, c'est-à-dire ambivalent, n'existe plus, au Canada anglais, ailleurs que dans les mots. Aussi, ce n'est pas au nom du radicalisme, mais justement au nom du réformisme pragmatique de nos prédécesseurs, chanté par Létourneau, que l'heure est venue de dépasser cette ambivalence qui n'est pas notre essence. Ce fut, illustre l'historien avec brio, une stratégie noble et féconde. Ce ne l'est plus, et on ne connaît pas encore le génie qui nous vaincra que branler dans le manche est une vertu.

louiscornelius@parroinfo.net

QUE VEULENT VRAIMENT LES QUÉBÉCOIS?

Jocelyn Létourneau
Boréal
Montréal, 2006, 184 pages

Agenda littéraire Novembre 2006

UNEQ

Union des écrivains et des écrivains québécois



MERCREDI 8 NOVEMBRE 2006, 17 h 30 CHOISIR LES ÉTUDES LITTÉRAIRES : POURQUOI ?

Table ronde animée par Stanley Péan
Avec les écrivains Nicolas Dickner et Yvon Rivard
Et les étudiants
Brigitte Bernier, Université Concordia
Vincent Dupuis, Université McGill
Audrey Lemieux, Université du Québec à Montréal
Dalia Younsi, Université de Montréal
Maison des écrivains



JEUDI 16 NOVEMBRE 2006, 19 h 30 DE LA VIE À L'ÉCRITURE

Rencontre littéraire animée par Stanley Péan
dans le cadre de la Journée internationale
pour la tolérance
avec Marie-Célie Agnant, Michel Désautels
et Michel Poulin
Maison des écrivains



VENDREDI 17 NOVEMBRE 2006, 16 h 15 LIVRES COMME L'AIR

Cérémonie de lecture de dédicaces
animée par Stanley Péan
avec les écrivains Dominique Blondeau,
Pan Bouyoucas, Jean-Marc Desgent,
Jacques Godbout, Bryan Perro, Jean-François
Poupart, Francine Ruel, Danièle Simpson,
Denis Vaugeois et Élisabeth Vonarburg
À la Place Cascades - Salon du livre de Montréal
Hall d'exposition Place Bonaventure
800, De La Gauchetière Ouest, Montréal
Bonaventure



MERCREDI 22 NOVEMBRE 2006, 19 h 30 REGARDS ET LECTURES CROISÉS : Écriture vagabonde au Proche-Orient

Rencontre animée par l'écrivain en résidence,
Jean-Yves Picq, de France
avec les écrivains Philippe Ducros,
Carole Fréchette et Robert Marinier
Maison des écrivains

JEUDI 23 NOVEMBRE 2006, 19 h 30 DES MOTS ET DES SONS

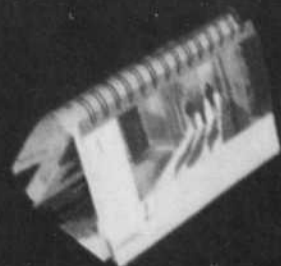
Lecture-concert inspirée par LE BRÉSIL
avec l'écrivain Pierre Samson
la chanteuse Dominique Primeau
et le guitariste Richard Léveillé
Maison des écrivains

MAISON DES ÉCRIVAINS

Entrée gratuite. Réservation obligatoire
3492, avenue Laval, Montréal ☎ Sherbrooke
RENSEIGNEMENTS et RÉSERVATIONS au 514 849-8540
www.uneq.qc.ca



NOVALIS



VIVRE... AU JOUR LE JOUR

Magnifiquement illustré, ce calendrier-chevalet propose des citations de philosophes et de maîtres spirituels. Il sera le compagnon de vos jours...

376 pages, 24,95 \$

LA GRÂCE DE VIEILLIR

Viellir est-il vraiment un privilège? Ce petit livre savoureux deviendra une source d'inspiration, pour ceux qui s'engagent sur le dernier versant de la vie.

90 pages, 15,95 \$



LE BONHEUR AU QUOTIDIEN

Ces courts récits à la fois sérieux et humoristiques nous font découvrir le mystère sacré du quotidien. Ils sont destinés à ceux qui désespèrent de la vie.

232 pages, 24,95 \$



LA FOI EN DIALOGUE

Attentif à la richesse de la pensée chrétienne, l'auteur trace une sorte de carte géographique pour aider ceux qui doutent, à situer leur démarche de foi.

216 pages, 24,95 \$



LE DROIT CANON À LA PORTÉE DE TOUS

Les auteurs répondent à 150 questions qui leur sont le plus souvent posées. Un excellent point de départ pour comprendre cet aspect de la vie de l'Église.

184 pages, 24,95 \$



FAIRE ÉGLISE AUTREMENT

De plus en plus de chrétiens participent à des petits groupes de partage au sein de l'Église. L'auteur propose les bases d'une animation pour ces groupes.

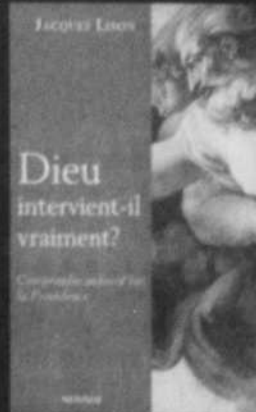
168 pages, 21,95 \$



DIEU INTERVIENT-IL VRAIMENT ?

L'auteur propose une définition renouvelée de la Providence qui permet aux chrétiens de vivre leur relation à Dieu avec plus de bonheur et de sérénité.

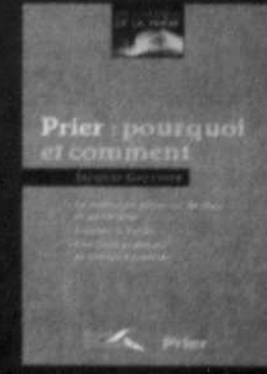
144 pages, 18,95 \$



PRIER : POURQUOI ET COMMENT

Au fil des pages, l'auteur nous guide à travers différentes traditions de prière. Il ouvre des sentiers qui mènent à la présence de Dieu en soi.

180 pages, 20 \$



En vente chez votre libraire
www.novalis.ca

Triptyque

www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666



Fulvio Caccia LE SECRET

roman, 216 p., 20 \$

« Le secret se prend comme un bonbon, tant on se laisse emporter. Personnages et lecteurs semblent construire ensemble, et à leur insu, un secret qui se défile comme une rumeur. »
Stéphane Despatie, *Voix*



Hélène Lépine Le vent déporte les enfants austères

Hélène Lépine
LE VENT DÉPORTE
LES ENFANTS AUSTÈRES
roman, 117 p., 17 \$
Bérus Varusi, Philippe Antonin et Marie-Pierre sillonnent les océans, les ruelles ou l'ailleurs. Pensée s'abîme dans la voûte céleste. Fêlure ou fissure? C'est peut-être le pas des âmes. Où nous mène-t-il ?



Hélène Lépine
LE VENT DÉPORTE
LES ENFANTS AUSTÈRES
roman, 117 p., 17 \$
Bérus Varusi, Philippe Antonin et Marie-Pierre sillonnent les océans, les ruelles ou l'ailleurs. Pensée s'abîme dans la voûte céleste. Fêlure ou fissure? C'est peut-être le pas des âmes. Où nous mène-t-il ?

LIVRES

HISTOIRE

Vive la Bretagne libre!

ROBERT COMEAU

Au cours des années 1970, les Québécois découvraient la musique bretonne de Stivell et Servat. Ce renouveau culturel breton annonçait la rupture avec le passé de soumission; on assiste alors à un engouement pour la culture celtique longtemps méprisée. Le Front de libération de Bretagne naît en 1966, trois ans après le premier FLQ. Il n'est pas inutile de rappeler le fait qu'un Breton-Québécois, René Vaillant, qui avait fondé une agence de voyages au Québec, décidait, influencé par l'expérience du FLQ, de retourner en 1966 en Bretagne pour fonder la première structure clandestine du FLB.

Lors d'un récent séjour en Bretagne, j'ai pu faire la découverte d'une nouvelle maison d'éditions progressiste et nationaliste spécialisée sur la Bretagne, qui venait de faire paraître une histoire du Front de libération de la Bretagne et de l'Armée républicaine (ou révolutionnaire) bretonne. Ce volumineux ouvrage fort bien documenté s'appuie sur des témoignages de militants, de nombreuses entrevues, des comptes rendus d'interrogatoires policiers et des coupures de presse analysées scrupuleusement. Il contient en annexe une chronologie, des documents et des reproductions d'affiches. C'est la première étude exhaustive sur l'ensemble du mouvement breton réalisée par l'historien Lionel Henry, un universitaire passionné par le mouvement breton, en collaboration avec Annick Lagadec, une journaliste professionnelle et militante engagée dans la défense des réfugiés basques en Bretagne.

Les auteurs connaissent bien le Québec, et particulièrement l'histoire du Front de libération du Québec, pour s'être inspirés de l'ouvrage *FLQ, un mouvement clandestin*. Lionel Henry me confiait que, «contrairement à l'ouvrage de Louis Fournier, nous avons dû jongler avec la loi française: les faits amnistiés n'existent plus en France et les rappeler devient diffamation... Voilà pourquoi des initiales sur certains noms, ou nous n'avons pas obtenu d'accord. On peut d'ailleurs comparer avec l'histoire du FLQ, où même les noms des policiers et des informateurs sont donnés. Impossible chez nous».

40 années d'histoire

L'ouvrage couvre 40 années d'histoire de la Bretagne; on y trouve les luttes sociales, politiques, culturelles et écologiques puisque ses militants séparatistes ont participé aux batailles pour l'enseignement du breton et du gallo interdit par l'État français pendant 500 ans, pour l'autonomie de cette région provincialisée, pour le rattachement administratif des régions de Rennes et de Nantes; ils se sont impliqués dans le dossier du naufrage de l'*Amoco-Cadix* et contre le projet de centrale nucléaire de Plogoff, annulé par Mitterrand. Ils ont contribué à la mise sur pied de la première télévision bilingue (TV-Breiz) contre le monopole télévisuel français. Le FLB, c'est plus de 300 attentats, dont ceux contre des casernes de CRS, contre une centrale nucléaire, un émetteur de TV, le château de Versailles, la résidence du chef de police, la résidence du premier

ministre Jospin, plusieurs centaines de militants directs, plus de 60 prisonniers politiques dès 1969, des centaines de millions de francs collectés pour la défense des prisonniers politiques et de leur famille.

L'auteur insiste pour rappeler impérativement que «la particularité du FLB sur tous les mouvements clandestins, c'est la volonté de ne jamais attenter à la vie humaine. C'est la première exigence de tout militant du FLB, du début jusqu'à aujourd'hui». Mouvement clandestin, le FLB n'est pas en tous points une organisation terroriste: il ne propage pas la haine de l'Autre. Il ne tue pas durant la longue période étudiée.

Même si les auteurs précisent qu'il n'a jamais existé une Internationale terroriste, ils reconnaissent que quelques militants ont pu bénéficier de l'expérience militaire de l'IRA. Le mouvement politique breton appelé Emsav a connu une grande atomisation, responsable en grande partie de son échec.

L'Emsav traditionnel, animé alors par des personnalités de la noblesse ou de la bourgeoisie, clairement nationaliste et lié à la défense de la langue et de la culture bretonnes, était profondément conservateur. L'Emsav radical, quant à lui, est né avec le FLB en 1966, avec des militants issus des deux premiers courants pour le premier FLB puis de courants variés pour les autres FLB. La revendication officielle était l'établissement d'une Bretagne libre, c'est-à-dire indépendante puis socialiste. «Mais dans la réalité, le but du FLB a été d'abord d'attirer l'attention de l'extérieur et de l'intérieur sur les difficultés bretonnes [...]. Puis nous voulions inverser le sentiment breton: passer de la honte des Bécassines à la fierté de constituer un peuple, en référence à la celtitude. Sur ces deux points, le FLB a réussi sa mission. Même l'UDB, gênée dans sa volonté d'être l'interlocuteur numéro un, a dû reconnaître que quelques attentats étaient plus efficaces que des manifestations, pétitions et délibérations des élus».

Depuis 2000, après l'attentat mortel jamais élucidé contre le McDonald's de Quévert, un important mouvement de répression a bien failli avoir raison du mouvement indépendantiste, qui s'est voulu à ses débuts partie prenante d'une lutte à caractère universel à laquelle participent Corses, Basques, Catalans, Kabyles, Kurdes, et autres peuples minoritaires dont les Québécois.

Cet ouvrage fouillé et rigoureux permet de comprendre pourquoi des militants bretons ont eu recours à la violence depuis 40 ans pour secouer le pouvoir parisien. Le FLB, qui a été un des moteurs des revendications bretonnes, voulait rappeler que la Bretagne est une nation celtique, au même titre que l'Irlande qui a obtenu son indépendance et que l'Ecosse où existe un important parti séparatiste.

Collaborateur du Devoir

FLB-ARB: L'HISTOIRE 1966-2005

Lionel Henry et Annick Lagadec
Editions Yorann Embanner
Fouesnant, 2006, 396 pages

RECUEIL

Meddeb sur la ligne de partage entre l'Occident et l'Islam

GEORGES LEROUX

Errant et polygraphe, tel se présente l'écrivain Abdelwahab Meddeb. Témoin de cette errance et de cette polygraphie les chroniques rassemblées dans un recueil qu'on placera d'abord à l'enseigne d'un art du déplacement. Sur la ligne de partage entre l'Occident et l'Islam, qu'on voudrait, de part et d'autre, dessiner de la manière la plus tranchée, l'écrivain montre la nécessité de brouiller le tracé, de refuser les clivages absolus, de rappeler les échanges: car le partage s'entend en plusieurs sens, et s'agissant de deux cultures entrées en phase d'affrontement confus et morjel, la séparation n'est certes pas le plus essentiel. A la fois poétique et politique, le parcours de ces chroniques recouvre une année de voix radiophonique, car ces textes furent d'abord lus, mais leur écriture est privée d'un lieu unique, elle suit plutôt des trajets multiples qui vont de l'Europe au Proche-Orient musulman, et dans tous les sens.

Pour ce cosmopolite, les frontières résultent d'une histoire, leur présent invite à les franchir sans cesse. Brefs, denses, pleins à ras bord de l'histoire et de la culture islamiques, ces textes expriment une exigence fondamentale: celle de n'être jamais d'un seul bord, et ils revendiquent un privilège, celui de parler librement des choses les plus sacrées. L'errance pousse certes à multiplier les perspectives, elle prend même le risque de détruire le site de provenance de la parole; il arrive en effet que Meddeb nous invite à le suivre dans ce renoncement, qui le fait s'absenter de toute identité, mais cette invitation est aussitôt récompensée dans l'écriture.

À cet art du déplacement s'ajoute une merveilleuse polygraphie. Se mouvoir, comme le fait ici l'écrivain, de la théologie à l'histoire de l'architecture, de l'art de la fauconnerie à la pensée de saint Augustin et de Jacques Derrida — tous deux reconnus comme frères maghrébins et écrivains de la migration et de la pluralité —, cela peut constituer un risque supplémentaire. S'il faut suivre le poète dans son mouvement, il faut aussi accepter la diversité de ses objets et de ses rêves. Une chose pourtant s'impose au fil de la lecture, c'est la proposition qui semble commune à toutes ces chroniques: le refus de l'un, c'est-à-dire la résistance, tant philosophique que poétique, à toute domination, à tout projet d'arraisonner la culture pour la placer en position de vérité face aux autres. Le titre le dit déjà (*Contre-prêches. Chroniques*): il s'agit de parler contre ceux qui prêchent, ceux qui veulent imposer des orthodoxies, et s'agissant de l'Islam, contre tous les fanatiques atteints de cette maladie de l'absolu qui aboutit à la terreur. Que ce soit dans la description d'une image, comme celle qui orne le livre, où on voit le Prophète emporté par l'ange Gabriel, que ce soit dans une méditation méditerranéenne entre les rives du Liban et celles de Tanger, l'écrivain ne cesse de décrire les croisements nourriciers, les généalogies hétérogènes, les appels entendus de part et d'autre, qui ont uni l'Occident et l'Islam dans un partage désormais indestructible. Il sait qu'au contraire, «le désir de l'Un et du Pur est un fantasme ravageur, destructeur». Il sait enfin que toutes les approches de la séparation et du conflit des civilisations reposent sur une ignorance de l'histoire et sur un mépris qui camoufle des intérêts.

Plusieurs de ces chroniques comportent des propos d'une grande dureté, certaines sont même choquantes. D'abord à l'égard d'un Islam qui ne parvient pas à se réformer. Quand Meddeb met en demeure l'Islam contemporain de dire au monde comment il contribue à la construction de l'avenir, il met à nu cette misère de l'oppression dans les régimes dictatoriaux qui tiennent aujourd'hui l'Islam en otage; quand il invite l'Occident à prendre au sérieux «l'Islam comme question destinale qui concerne chacun», il appelle à une solidarité avec l'Islam contre l'islamisme.



me. Dans ces appels, il faut surtout entendre la détresse d'un écrivain d'origine musulmane qui assiste impuissant au détournement politique de sa culture. Peut-il s'abstenir de crier quand tous se soumettent?

Inspiration méditerranéenne

Mais l'écrivain, dont on trouve plusieurs écrits rares enfin rassemblés dans un autre recueil, fait aussi autre chose et, sur les traces d'Albert Camus, il revient vers la Méditerranée, vers l'Espagne dont il rappelle la mémoire arabe, pour réinventer un art de vivre, un plaisir de penser et d'aimer qui sont déjà en eux-mêmes une résistance au puritanisme des intégristes. Multipliant les affrontements et les lectures, il se relie à l'Islam vernaculaire, celui des fêtes et de l'érotisme, où d'autres moyens de résistance peuvent être retrouvés et réinvestis. Traducteur et interprète des poètes de la tradition, notamment d'Imru' al-Qays et de Sohrwardi, Meddeb évoque cette éthique de l'Hôte et de l'étranger, seule capable de combattre la haine de l'autre.

S'il est vrai que l'itinéraire d'Abdelwahab Meddeb a fait de lui un soufi, sur ces chemins de contrebande qu'il rappelle à notre mémoire, il se pourrait que le soufisme soit aujourd'hui un des lieux de résistance les plus forts pour parler contre, pour éveiller. La grande figure de Ibn Arabi traverse le texte de ces chroniques, elle inspire le poète du désert, elle donne au livre cette inquiétude abrahamique qui est d'abord un espoir de réconciliation. Une scène magnifique pourra lui servir de cadre: dans le désert d'Harran, entre la Syrie et la Jordanie, là même où furent accueillis les derniers néoplatoniciens chassés par l'Empire chrétien, se font face une mosquée omeyyade, blanche et noire, et un théâtre romain de grès rouge. Se mirant l'un dans l'autre, ces monuments du passé illustrent la différence et l'histoire, mais dans leur présence commune et non détruite, ils appellent à une méditation sur la possibilité de demeurer ensemble et plusieurs.

Collaborateur du Devoir

CONTRE-PRÊCHES. CHRONIQUES

Abdelwahab Meddeb
Le Seuil, «La couleur des idées»
Paris, 2006, 504 pages

L'EXIL OCCIDENTAL

Abdelwahab Meddeb
Albin Michel
Paris, 2005, 165 pages

ENTRÉE GRATUITE

LES BELLES SOIRÉES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
CONJOINTEMENT ORGANISÉES PAR VIE DES ARTSLE CRITIQUE D'ART
DOIT-IL ÊTRE UN ÉCRIVAIN ?À L'OCCASION DU 50^e ANNIVERSAIRE
DE LA REVUE VIE DES ARTS

GRAND DÉBAT PUBLIC

Date : Jeudi 9 novembre 2006

Heure : 19 h 30 à 21 h 30

Lieu : Université de Montréal

3200, rue Jean-Brillant, salle B-2325

Métro : Université de Montréal

Animation : Bernard Lévy, rédacteur en chef

et directeur de la revue Vie des Arts

Invités : Jean Larose, écrivain et professeur de littérature

à l'Université de Montréal

Jacques-Bernard Roumanes, philosophe et artiste

Jean-Émile Verdier, critique d'art et historien-théoricien

de l'art

Johanne Lamoureux, professeure d'histoire de l'art

à l'Université de Montréal

Un vin d'honneur suivra le débat

LA QUESTION ET SES ENJEUX

AUTOUR DE LA QUESTION LE CRITIQUE D'ART DOIT-IL ÊTRE UN ÉCRIVAIN ?

S'OPPOSENT LES TENANTS D'UNE CONCEPTION «SCIENTIFIQUE» ET CEUX FAVORABLES À UNE ATTITUDE «LITTÉRAIRE» À L'ÉGARD DE LA CRITIQUE D'ART.

EN EFFET, DANS LA MESURE OÙ LES PRODUCTIONS ARTISTIQUES PEUVENT ÊTRE CONSIDÉRÉES COMME RÉSULTANT D'ACTIVITÉS DE RECHERCHE, ELLES PEUVENT ÊTRE APPRÉHENDÉES, DÉCRYPTÉES ET JUGÉES, VOIRE ÉVALUÉES À L'AIDE D'APPAREILS CRITIQUES COMPARABLES À CEUX DONT USENT LES SPÉCIALISTES DES SCIENCES NATURELLES (PHYSIQUE, CHIMIE, BIOLOGIE, GÉOLOGIE...). DANS CETTE OPTIQUE, L'ÉNUMÉRATION ET LA DESCRIPTION DES DONNÉES OBJECTIVES (TECHNIQUES DE CRÉATION, DIMENSIONS DES ŒUVRES, STATISTIQUES, ETC.), LEURS MISES EN RAPPORT DANS DES GRILLES CONCEPTUELLES PRIMENT SUR LES QUALITÉS DE STYLE DESTINÉES À SOUTENIR TOUT DISCOURS DE RÉFLEXION.

POUR LES DÉFENSEURS DE LA CRITIQUE SCIENTIFIQUE, LES TENANTS D'UNE POSITION OÙ, AU CONTRAIRE, PRIMENT DES QUALITÉS D'ÉCRITURE SONT QUALIFIÉS DE «LITTÉRAIRES». ILS REGROUPENT NOTAMMENT SOUS CETTE APPELLATION PÉJORATIVE, LES COMMENTATEURS QUI CONSIDÈRENT L'EXERCICE DE LA CRITIQUE COMME UNE FORME DE CRÉATION LITTÉRAIRE. ILS LEUR REPROCHENT ESSENTIELLEMENT LEUR MANQUE DE RIGUEUR.

ÉVIDEMMENT, LES «LITTÉRAIRES» REPROCHENT PRINCIPALEMENT AUX «SCIENTIFIQUES» L'HERMÉTISME DE LEURS PROPOS QUI BIEN SOUVENT NE RECOUVRENT RIEN, MASQUENT LEUR IGNORANCE ET ÉVAQUIENT À BON COMPTE LE CHAMP DES ÉMOTIONS. BEAU DIALOGUE DE SOURDS.

LES CONSÉQUENCES D'UNE TELLE DISPUTE — CAR C'EN EST UNE — ONT POUR EFFET DE DÉTOURNER LE PUBLIC DES CRÉATIONS D'ART VISUEL, VOIRE DES CRÉATIONS LITTÉRAIRES, MUSICALES, CHORÉGRAPHIQUES. JUSQU'À QUEL POINT EST-IL POSSIBLE DE CONCILIER RIGUEUR ET QUALITÉ D'ÉCRITURE ? JUSQU'À QUEL POINT EST-IL POSSIBLE D'ÉTABLIR UN JUGEMENT CRITIQUE LIBÉRÉ DE L'ANÉCDOTE ET RECEVABLE À LA FOIS PAR LES EXPERTS ET LES AMATEURS D'ART ? EN D'AUTRES TERMES, LE CRITIQUE D'ART DOIT-IL ÊTRE UN ÉCRIVAIN ?

entre les lignes
Le magazine sur le plaisir de lire

Concours

« Un mini salon du livre dans votre salon »

À gagner :
Le contenu d'une **bibliothèque** constituée de plus de 200 livres, tous mentionnés dans la nouvelle édition du magazine *Entre les lignes* (parution le 16 novembre 2006)
Valeur du prix : **3000 \$**

Comment?
En s'abonnant ou se réabonnant au magazine *Entre les lignes* ou en abonnant ou réabonnant un(e) ami(e) durant la période et sur les lieux du SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL 2006, au kiosque du magazine *Entre les lignes* (n° 337).
Coupons d'abonnements offerts sur place seulement.

Aucun achat obligatoire. Voir règlements du concours disponibles à www.entreleslignes.ca ou aux Éditions Entre les lignes inc., 2177, rue Masson, bureau 411, Montréal (Québec) H2H 1B1 514 526-2620 ou au kiosque n° 337 du salon du livre de Montréal 2006.

LIVRES

Vignettes tirées des *Orphelins*, publié aux Éditions Vents d'Ouest

B É D É

Voyage final au bout de la nuit

FABIEN DEGLISE

Les squelettes sont sur le point de sortir du placard. Avec *Les Orphelins*, le tome 3 de *Tard dans la nuit*, VoRo — que l'état civil ne reconnaît que sous le nom de Vincent Rioux — met désormais un point final à cette série historico-pathétique prenant un petit village québécois d'époque pour décor. Et ce, au terme d'une collaboration franco-québécoise qui a duré quatre ans et qui aura coûté la vie à plusieurs habitants de Nid-de-Roche.

Avec sa colonie d'orphelins exploités et forcément frustrés, ce

bout fictif du Bas-du-Fleuve baigne toujours dans la noirceur. Les meurtres y sont nombreux. Les rancunes y sont nombreuses. Les secrets y sont lourds et Bilodeau, le nouveau shérif, fraîchement débarqué de Québec, a bien l'intention de ramener l'ordre dans le village. Même s'il doit pour ça se mettre à dos toute une population et surtout placer, en ouverture de ce chapitre, un enfant sous les balles d'un tireur frustré.

Pas de doute, les racines du mal sont profondes en terre, pourrait-on dire, à la lecture de cette conclusion que les incondition-

nels de VoRo attendent depuis plusieurs mois. Histoire de savoir où la folie et la haine du jeune Firmin (voir épisodes précédents) risquent de le conduire.

Sous le coup de crayon de l'artiste du Bic, près de Rimouski — guidé par un scénario de Djian —, la réponse se distille, parfois avec trop de longueur, sur 48 pages, mais avec une maîtrise du découpage et un sens de la mise en scène auxquels nous avait déjà habitués VoRo avec *Révolte* et *Ménage de printemps*, les chapitres précédents de cette série.

Dans ce cadre à l'esthétisme

sombre et aux détails travaillés, Emile, Rose, Mme Richer et les enfants sans famille poursuivent donc leur lente agonie au milieu d'un monde sans lumière, sans destin et sans espoir. Et la chute, sans être prévisible, reste forcément dans le ton...

Le Devoir

TARD DANS LA NUIT
TOME 3: LES ORPHELINS
VoRo & Djian
Vents d'Ouest
Paris, 2006, 48 pages

B É D É

L'Étrangleur étranglé de Tardi

SYLVAIN CORMIER

Enfin, après une prépublication en cinq fascicules, nous voilà arrivés à la fin. La fin? Le commissaire Budé a buté Esbirol, le libraire spécialisé en vieux polars, alors que celui-ci étranglait le mystérieux Dieubattu. «Et il mourut, emportant dans le domaine des ombres l'abominable recette de l'étranglement par persuasion. FIN.» Mais...? Non, ça continue. En haut de la planche suivante, Alphonse, dit Foncinet, le porcin garçonnet protégé d'Esbirol, proteste: «C'est pas bien comme fin.» Tardi en dessine donc une autre. Pas satisfaisante non plus. Deux autres fins et dix planches plus loin, l'explication tient, l'étrangleur est étranglé et on peut faire nos cauchemars en paix.

Et puis non. Voici maintenant *Le Secret de l'étrangleur*, version album, augmentée de quatre fins supplémentaires. Bigre! Pas moyen de les lire en librairie: les pages ne sont pas coupées. Impossible de résister non plus: sûr qu'on achète, sûr qu'on coupe. Et puis on comprend que Tardi a déliré un brin, l'histoire dérape vers le fantastique, l'absurde. Ça n'ajoute rien, on a été eus. Et puis non: six splendides planches de Tardi en plus, c'est six splendides planches de Tardi en plus. Remarquez, si vous achetez l'édition luxe, vous obtenez en sus tout un tas d'ex-libris en quadrichromie et un DVD où l'on voit le maître plancher sur ses planches. Comme quoi, fin mot de l'histoire, c'est le lecteur qui fait les frais.

Marché de dupes ou non, peu importe: du Tardi en fascicules, du Tardi en album, du Tardi de luxe, c'est encore et toujours l'extase à toutes les cases. Du Tardi dans son Paris chéri des années 50, nimbé de brume rien que pour nous faire plaisir — flou parfaitement rendu par mille millions de petits traits formant trame —, c'est un cinéma dont chaque plan dure aussi longtemps qu'on veut. Certes, après les fascicules grand format, *Le Secret de l'étrangleur* semble un peu étranglé, une fois ramené au format habituel, mais c'est l'album qu'on lira et relira, alors on s'y fera. Et c'est quand même autre chose que le même roman de Siniac, tel qu'adapté en 1987 par Benn sous son titre d'origine (*Monsieur Cauchemar*). Et puis Esbirol filant les futurs étranglés dans le Montparnasse de 1959, c'est peut-être un retour dans le Paris de Nestor Burma. Dont on s'ennuyait depuis que le cher privé des polars supérieurs de Léo Malet a été refilé par Tardi au compétent mais moindre Moynot.

Consolation, le seul Burma inventé par Tardi d'après Malet, *Une gueule de bois en plomb*, a été tout récemment réédité. À l'inverse de *L'étrangleur*, c'est le petit format de l'édition de 1990 qui gagne en volume, uniformisant la collection. Tardi avait imaginé une sorte de post-scriptum au magistral *Brouillard au pont de Tolbiac*, cuite monstre

Vignette tirée de l'album *Le Secret de l'étrangleur*, publié chez Casterman

d'un Nestor tout débiné par la mort de la belle gitane Bénita Morales.



Jeanne Castille
Moi, Jeanne Castille, de Louisiane

À la différence des Noirs, soumis à l'esclavage mais maintenus, par cette triste cohésion offerte par leurs chaînes, dans une situation communautaire pouvant éventuellement favoriser une émancipation, les Cadiens de la Louisiane furent fractionnés, eux, en petits groupes et privés de tout contact social.

128 pages
16,95 \$

Charles Gagnon
Feu sur l'Amérique

Écrits politiques, vol. 1 (1966-1972)

« Feu sur l'Amérique » dessine le projet d'une Amérique autre, celle des peuples luttant contre leur oppression et pour une plus grande humanité. Dans les autres textes rassemblés sous le titre de cet essai important, Charles Gagnon considère l'action clandestine, le marxisme, sa rupture idéologique avec son camarade Pierre Vallières, tout en invitant les militants de gauche à relire l'histoire des Rébellions de 1837-38, à reconsidérer leur rôle ainsi qu'à déconstruire les discours des acteurs sociaux.

Lancement : mardi, 7 novembre 2006, 5 à 7
Brasserie Cheval Blanc (809, rue Ontario Est)216 pages
22,95 \$LUX
www.luxediteur.com

VIENT DE PARAÎTRE



APOLOGIE
DES CONTRAIRES

Sur l'origine des contraires et leur prestation dans la nature

L'origine de l'univers, le comportement de la nature, l'écllosion de la vie et la volonté de survivre, voilà autant de sujets de réflexion dont la dynamique des contraires représente les principaux fondements.

André Mayer soulève des questions inédites sur la nature des contraires et les amène à la raison, à la conscience et à la sensibilité de ses lecteurs.

En librairie • 384 p. • 29,95 \$

CARTE BLANCHE

LITTÉRATURE JEUNESSE

Les univers de François Barcelo

ANNE MICHAUD

Bien malin celui qui pourrait définir l'univers littéraire de François Barcelo! En fait, il faudrait plutôt parler «des univers» de François Barcelo, puisque celui-ci fait aussi bien dans le polar noir pour adultes que dans l'album pour les tout-petits... Cet automne, il publie *Les Mains de ma maman* aux Éditions Imagine et *La Fatigante et le Fainéant* chez Soulières éditeur.

Les Mains de ma maman fait suite aux *Pas de mon papa* dans la collection «Mes premières histoires»: alors qu'il attend les câlins du soir de sa maman, un petit enfant s'inquiète... Où donc est passée maman? S'est-elle perdue au Moyen Âge? Navigue-t-elle sur l'Atlantique? Est-elle prisonnière d'un dragon? A-t-elle oublié que j'existe? Mais non, maman arrive et tout est bien qui finit bien!

Changement de ton pour *La Fatigante et le Fainéant*, qui fait suite au *Nul et la Chipie* publié l'an dernier. Cette fois, la confrontation op-

pose une vieille dame un peu fatigante et son fainéant de jeune voisin. Au départ, c'est plutôt mal barré entre eux... Mais petit à petit, chacun apprenant à mieux connaître l'autre, ils réaliseront que, derrière l'image, il y a un être humain qui mérite d'être apprécié! Vive la différence et les rapprochements intergénérationnels!

Collaboratrice du Devoir

LES MAINS
DE MA MAMAN

Texte de François Barcelo,
illustrations de Marc Mongeau
Éditions Imagine
Montréal, 2006, 24 pages
(3 ans et plus)

LA FATIGANTE
ET LE FAINÉANT

Texte de François Barcelo,
illustrations d'Anne Villeneuve
Soulières éditeur
Saint-Lambert, 2006, 112 pages
(10 ans et plus)

LITTÉRATURE JEUNESSE

Les voyages forment la jeunesse

CAROLE TREMBLAY

Une nouvelle collection originale et fort amusante vient de voir le jour aux Éditions Milan. Située quelque part entre le documentaire, le récit d'aventures et le livre dont vous êtes le héros, «Mission Survie» propose aux explorateurs en herbe une mission périlleuse dans un environnement sauvage.

Les quatre premiers titres expédient les lecteurs respectivement en safari, en Sibérie, dans la jungle et sur une île déserte. Chaque petit guide renferme une mine de renseignements utiles pour survivre aux périls spécifiques de la région. Il décrit le matériel requis pour affronter les conditions climatiques et la faune locale, présente des rudiments de la langue des autochtones et relate des anecdotes rapportées par des explorateurs précédents. Le tout est présenté comme un carnet de voyage, avec des notes griffonnées et des images collées ou agrafées sur un simili cahier quadrillé.

Mais toutes ces informations ne sont pas données gratuitement au lecteur, il doit travailler pour les obtenir. À mesure que la mission avance, l'explorateur est placé devant des choix et doit répondre à des questions.

Par exemple, s'il tombe nez à nez avec un éléphant, doit-il détalé, reculer lentement sans faire de bruit ou rester immobile? Quel objet parmi le matériel qu'il a emporté lui permettra de débarrasser sa jeep après la pluie torrentielle qui s'est abattue sur la savane? Et ces traces d'animal au sol, est-ce le signe qu'un guépard rôde ou qu'une antilope galope dans les alentours?

De vraies questions, avec de vraies réponses, rédigées par un auteur qui a véritablement tâté du terrain, font de ces livres-jeux un moyen fort divertissant d'acquiescer quelques notions de géographie et de sciences naturelles.

Collaboratrice du Devoir

MISSION SURVIE
EN SAFARI

Simon Chapman
Illustrations de Nicolas Hubesch
Milan Jeunesse
Paris, 2006, 103 pages

MISSION SURVIE
EN SIBÉRIE

Simon Chapman
Illustrations de Nicolas Hubesch
Milan Jeunesse
Paris, 2006, 103 pages
(À partir de 8 ans)

Félicitations à Édith Bourget

LES SAISONS D'HENRI
ÉDITH BOURGET
ILLUSTRATIONS GENEVIEVE COU

Finaliste au prix littéraire du Gouverneur Général

Texte illustré pour les enfants
pour *Les saisons d'Henri*

Soulières éditeur
Site internet : www.soulieresediteur.com

HURTUBISE HMH

Place aux nouvelles voix
qui bouleverseront la littérature.



Michel Leclerc
LE PROMENEUR D'AFRIQUE
200 pages | 19,95 \$
18 novembre de 17 h à 18 h
19 novembre de 12 h à 13 h



Alain Rimbault
ROMAN ET ANNA
192 pages | 19,95 \$
18 novembre de 17 h à 18 h

Monique de Gramont
ADAM, ÈVE ET...
336 pages | 24,95 \$
18 novembre de 17 h à 18 h
19 novembre de 15 h à 16 h



Bernard Marcoux
L'ARRIÈRE-PETITE-FILLE
DE MADAME BOVARY
336 pages | 27,95 \$
18 novembre de 17 h à 18 h
19 novembre de 12 h à 13 h

Des essais qui permettent
de découvrir ou de
redécouvrir tous les
aspects du Québec d'hier
et d'aujourd'hui.

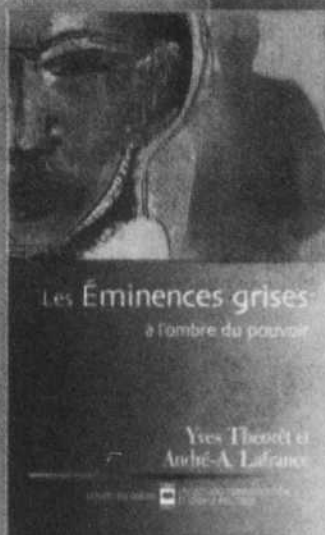
Maurizio Gatti
ÊTRE ÉCRIVAIN
AMÉRINDIEN AU QUÉBEC
Indianité et création littéraire

280 pages | 29,95 \$



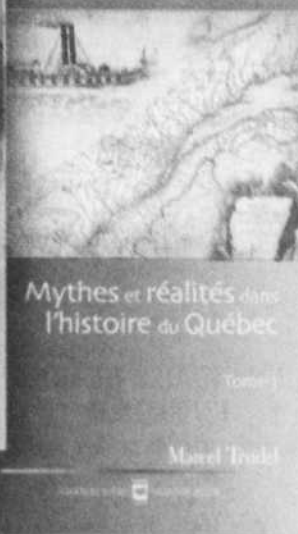
Yves Théorêt et
André-A. Lafrance
LES ÉMINENCES GRISES
À l'ombre du pouvoir

356 pages | 29,95 \$
17 novembre de 17 h à 19 h



Marcel Trudel
MYTHES ET RÉALITÉS
DANS L'HISTOIRE
DU QUÉBEC
Tome 3

208 pages | 24,95 \$



Des essais percutants, des textes
d'une grande portée qui nous forcent
à revoir notre vision du monde.

Jacques Beaudry
HUBERT AQUIN
La course contre la vie
128 pages | 18,95 \$
17 novembre de 18 h à 19 h



Ronald Wright
BRÈVE HISTOIRE DU PROGRÈS
224 pages | 19,95 \$

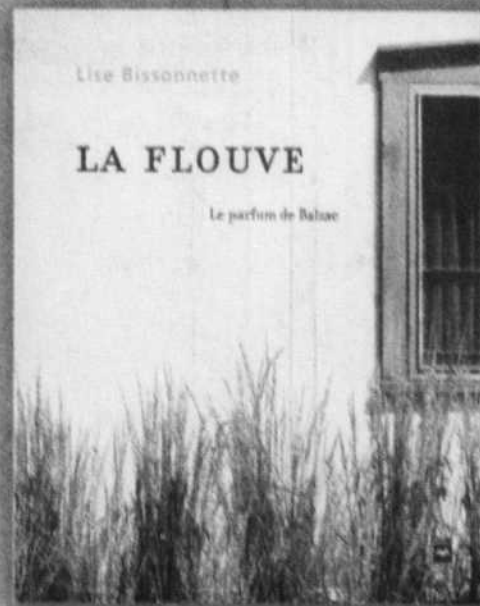


Des styles classiques caractérisés
par l'élégance et la simplicité de leur prose.

Lise Bissonnette

LA FLOUVE

Le parfum de Balzac



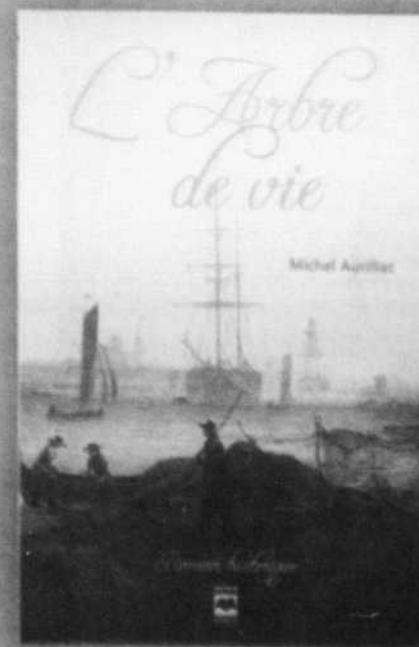
128 pages | 27,95 \$
18 novembre de 12 h à 13 h
19 novembre de 14 h à 15 h



Naïm Kattan
CHÂTEAUX EN ESPAGNE
402 pages | 34,95 \$
17 novembre de 18 h à 19 h

L'épopée d'une famille
par-delà les siècles
et les océans

Michel Aurillac
L'ARBRE DE VIE
578 pages | 34,95 \$



Venez les rencontrer au Salon du livre | kiosque 373 | www.hurtubisehnh.com